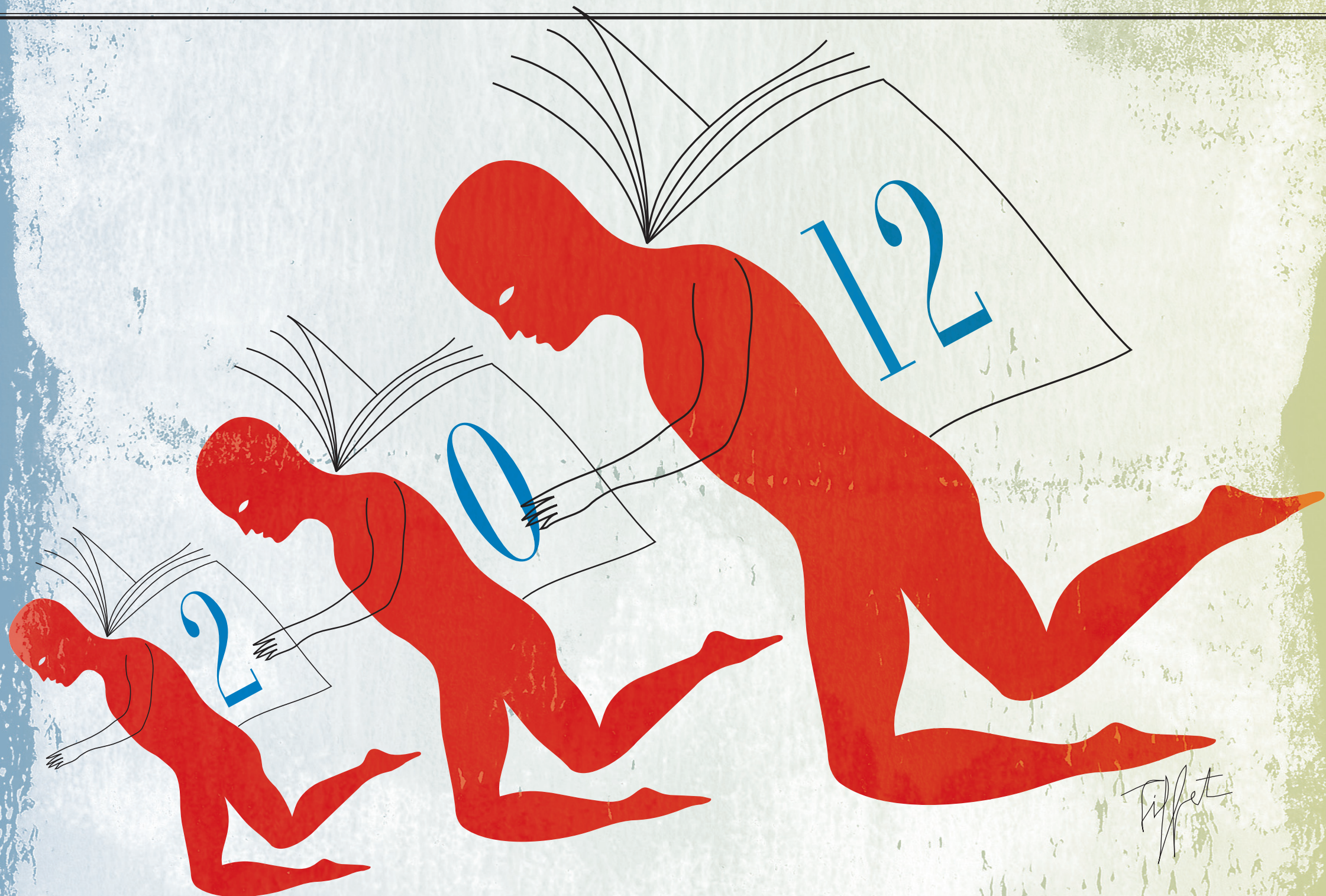


CAHIER
F

LIVRES

LE DEVOIR



Le Salon du livre de Québec

Le goût de lire tous les livres, venus de partout

Le Salon international du livre de Québec continue de transmettre le goût de lire. Le goût de lire tous les livres, venus de partout, transmis par les éditeurs et les 950 auteurs qui planteront leurs plumes dans la Vieille Capitale.

L'Espace de la diversité revient avec ses stands d'auteurs haïtiens et amérindiens. Quelques Européens se glissent cette année dans ce lieu, pensé par l'éditeur de Mémoire d'encrier, Rodney St-Éloi, et dont le succès l'an dernier avait surpris tout le monde.

S'ajoute une délégation de huit auteurs — poètes, romanciers, professeurs — catalans, pour une touche d'un exotisme autre. «On cherche depuis des années à provoquer des projets de coédition», raconte en entrevue le président-directeur général

Philippe Sauvageau. *On a reçu déjà des délégations de la Serbie et du Mexique.*

L'inénarrable Dany Laferrière préside le Salon cette année. «Je me souviens, a-t-il dit au *Devoir*, qu'on avait demandé à Jorge Luis Borges, au moment où il est devenu directeur de la Bibliothèque de Buenos Aires, pourquoi il se sentait légitime à ce poste. Il avait simplement répondu qu'il n'avait fait que lire sa vie durant. Pour donner le goût de la lecture, il faut soi-même être un lecteur passionné, et c'est ce que je suis.» À ses côtés: les invités d'honneur Johanne Mercier, Denise Bombardier, Jean Désy, les bédéistes Delaf et Dubuc, et le chanteur et nouvel auteur Daniel Lavoie.

À la programmation: tables rondes, rencontres d'auteurs, animations et lec-

tures se succèdent. Les jeunes lecteurs sont particulièrement choyés: 42 spectacles s'adressent à eux, rappelle Philippe Sauvageau. «On a encore été obligés de refuser des groupes d'enfants cette année. On ne peut en accueillir plus de 15 500. Ajoutez ceux qui viennent avec leurs parents, ça monte à 23 000 jeunes. Les éditeurs nous ont demandé d'ouvrir plus tôt, dès 9h, pour les accueillir; ils les acceptent, les laissent s'asseoir par terre dans leurs stands.» Rien de tel pour électriser l'ambiance d'un centre de congrès.

Rendez-vous, donc, du 11 au 15 avril.

Le Devoir

■ Toute la programmation se retrouve sur silq.ca

GABOR SZILASI

CHARLEVOIX 1970



GABOR SZILASI

CHARLEVOIX 1970

« Avec le projet Charlevoix, l'objectif de Gabor consiste simplement à cueillir le fruit de l'histoire. »

Marcel Blouin

Photographies de Gabor Szilasi
avec des textes de Marcel Blouin, David Harris et Jean O'Neil
L'instant même, collection L'instant décisif, 2012, 112 pages, 40 photos n&b
9 3/4 X 9 3/4 po, relié, 39,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

FESTIVAL DU POLAR

Meurtres prévus, à Knowlton, en mai, à coups de plume...

CATHERINE LALONDE

Le Québec aura désormais son festival du polar, où les auteurs de romans noirs pourront se réunir, rencontrer leurs lecteurs et discuter des meilleurs moyens de se débarrasser d'un corps... Les Printemps meurtriers de Knowlton et leurs fleurs de sang éclairont pour la première fois cette année, du 18 au 20 mai. Suivez la piste.

Gros coup pour un festival tout neuf: le Britannique R. J. Ellory, qui s'est imposé en quelques années comme maître du roman policier avec *Seul le silence* et *Vendetta* (Sonatine), sera des invités d'honneur des Printemps meurtriers. À ses côtés, Chrystine Brouillet, mère de l'inspectrice Maud Graham (La Courte Échelle), et le médecin et romancier nouvellement québécois Martin Winckler (Fleuve noir).

C'est à l'instigation de Johanne Seymour, elle-même auteure du cycle des enquêtes de Kate McDougall, que la saison du nouveau se revêt d'une touche d'hémoglobine. «Il n'y avait pas de plateforme au Québec où les auteurs de littérature policière pouvaient se retrouver et échanger, et échanger avec le public. Ça existe beaucoup en France, aux États-Unis et en Angleterre, mais pas encore ici.»

Inspirés donc des Quais du



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Chrystine Brouillet participera à des rencontres avec le public pendant Les Printemps meurtriers de Knowlton

polar français et d'autres variations sur le thème, les Printemps meurtriers promouvoir le roman noir d'ici. «Au Québec se vend énormément de littérature policière, mais ce sont en majorité des livres venus de l'étranger. Les auteurs d'ici gagnent à être connus», rajoute Seymour.

À la programmation, on retrouve bien sûr des rencontres d'auteurs — R. J. Ellory et Chrystine Brouillet —, mais surtout des tables rondes et des causeries. Ainsi, Martin Winck-

ler et Jean Lemieux (*L'homme du jeudi*, La Courte Échelle) discuteront de polar et de médecine. Geneviève Lefebvre (*Je compte les morts*, Libre Expression) et Laurent Chabin (*Le prisonnier*, Coups de tête) parleront du Québec meurtrier. Jacques Côté (*Le sang des prairies*, Alire) et le collègue du *Devoir* François Lévesque (*La mort comme rivière*, Alire) aborderont de leur côté les séries et les trilogies.

Des leçons de maître seront données, autant sur l'écriture que sur le contenu: André Jacques parlera du polar québécois, Jacques Côté de plan et de personnages. L'expert en sciences judiciaires François Julien exposera la théorie des projections de sang, ou la façon de comprendre les éclaboussures assassines.

Les festivaliers pourront traquer aussi le colonel Moutarde dans la cuisine avec le chandelier, que ce soit lors de l'enquête en direct menée par l'expert en sciences judiciaires François Julien ou lors de la Chasse aux indices, jeu de pistes pour adultes assoiffés d'énigmes à résoudre. «C'est un festival, il faut qu'il y ait des festivités, et pas que ce soit uniquement littéraire!», insiste Johanne Seymour.



GENEVIÈVE BURKE

C'est à l'instigation de Johanne Seymour, elle-même auteure du cycle des enquêtes de Kate McDougall, que la saison du nouveau se revêt d'une touche d'hémoglobine.

Enfin, le prix Tenebris couronnera son premier lauréat, le meilleur roman de littérature policière de la franco-

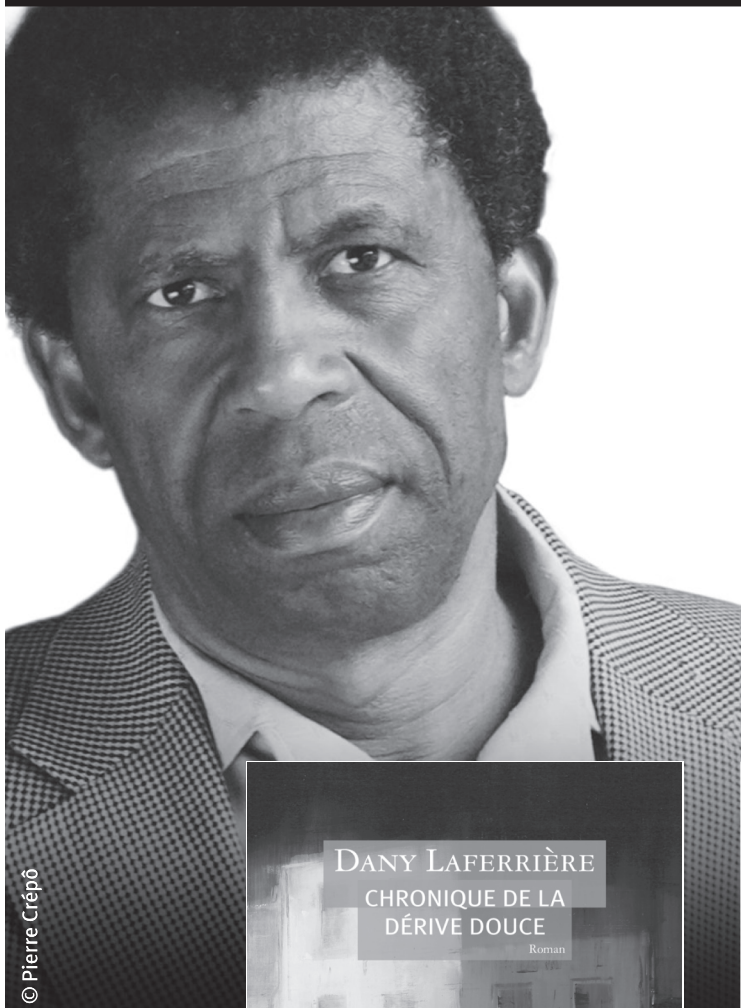
phonie, qui remportera une bourse de 1500 \$.

Le Devoir

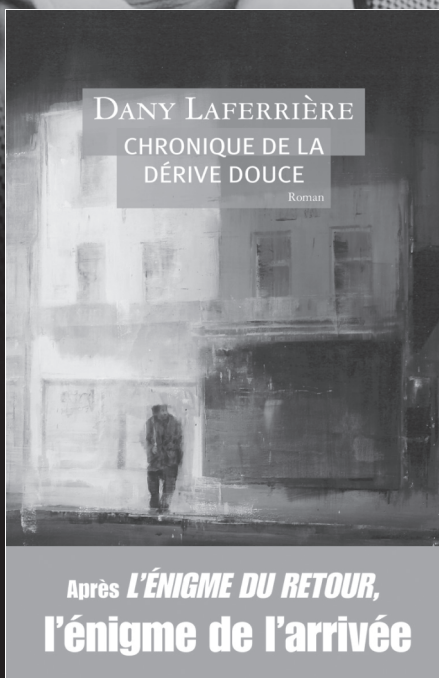
■ Pour consulter toute la programmation, www.lesprintempsmeurtriers.com.

Dany LAFERRIÈRE

CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE



© Pierre Crépô



PRÉSIDENT D'HONNEUR
Salon du livre de Québec
Consultez l'horaire pour les activités publiques

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca



Roman
216 pages • 22,95 \$

ÉGALEMENT
EN FORMAT NUMÉRIQUE



FRÉDÉRIC SIMARD

On trouvera un peu plus de campagne que de ville dans *Intimité et autres objets fragiles*, le premier livre de Marie-Ève Sévigny, aussi directrice de la Promenade des écrivains.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La vie dans les plis

CHRISTIAN DESMEULES

Ici, c'est un médecin urgentologue, rivié à un fauteuil roulant après un grave accident, qui s'interroge sur son utilité «dans l'heure creuse» d'un parc de la Petite-Italie à Montréal (*Le parc Dante*). Là, c'est une femme qui loue durant quelques semaines d'hiver un chalet en Abitibi, balayant les miettes de la vie sentimentale de sa propriétaire, qui prennent la forme de bas de laine tricotés à la main, d'une peau de mouton et d'«un homme triste sur un lac gelé» (*Intimité*).

Ou encore, c'est un homme largué par sa seconde femme, cuisinière cinq étoiles, qui ne souhaite pas que ses collègues de travail découvrent sa nou-

velle déconfiture. «Ouvrir son sac à lunch devant les collègues n'est pas sans conséquence. En fait, c'est presque aussi grave que de les inviter à partager notre baignoire: nous n'y exposons peut-être ni cerne ni cheveu, mais nos secrets n'en sont pas moins trahis, ne serait-ce que notre façon de mastiquer ou de saler la viande.»

Révéler des détails intimes de sa vie aux autres? Non merci: «Tout ce qui les intéresse, c'est de valider la leur par contraste.» Plus pressé de répondre aux besoins de son estomac qu'à ceux de sa libido, il saura vite trouver une solution à son problème (*Tout sucre, tout beurre*).

Quelque part sur les bords du lac Saint-Pierre, à l'ombre d'un vieil orme, deux enfants

offrent une sépulture à un chaton mort (*A l'ombre*). Une lettre d'amour oubliée dans un livre souffle sur les braises d'un couple flou (*Une carte à la clé*), tandis que s'entremêlent au rythme de l'entraide et de l'espoir les vies de deux laissés-pour-compte (*Les petits papiers*) ou qu'une grand-mère passionnée par *Docteur Jivago* et déracinée après un accident reprend vie grâce à la lecture.

On trouvera, dans la dizaine de nouvelles qui composent *Intimité et autres objets fragiles*, le premier livre de Marie-Ève Sévigny, un peu plus de campagne que de ville: un coin de ciel en Abitibi, des souvenirs d'enfance enfouis au fond d'un rang, une enfilade de pluviers siffleurs sur la

grève, une maison blanche adossée à la batture du fleuve.

Un recueil peut-être un peu inégal — et c'est souvent le cas lorsque les nouvelles, comme ici, ont d'abord paru en revues —, mais qui dans l'ensemble est servi par une écriture forte et un talent prometteur capable de nous raconter l'invisible.

Collaborateur du Devoir

INTIMITÉ ET AUTRES OBJETS FRAGILES

Marie-Ève Sévigny
Triptyque
Montréal, 2012, 112 pages

■ Marie-Ève Sévigny sera présente au stand de son éditeur dimanche 15 avril de 13h30 à 14h30.

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Le bonbon empoisonné

Ça pourrait sembler anecdotique. Un peu mince comme intrigue, à première vue. Mais l'écriture est ludique. Nous sommes dans le tragicomique, dans la surenchère, le pathétique. Ce qui n'empêche pas l'émotion de surgir, par à-coups, par en dessous.

Nous reconnaissons tout de suite la griffe du jeune Simon Boulerice, auteur du roman *Les jérémiades*, poète, dramaturge, metteur en scène et comédien. Nous reconnaissons son univers, aussi.

Nous sommes dans la tête d'une adolescente de 14 ans, folle d'amour. Jusqu'à l'obsession, jusqu'au délire. Prête à tout pour séduire l'objet de ses rêveries. Alors que rien n'indique en réalité qu'il s'agit d'une relation qui tourne dans les deux sens.

On pourrait penser à l'adolescente de *La sœur de Judith*, de Lise Tremblay, mais en plus déjantée, en plus noire. On pourrait penser au personnage incarné par Glenn Close dans le film *Fatal Attraction*, mais en plus jeune. Et en moins tordeur, quand même. Quoique...

Martine: c'est son nom. Elle est née sur scène, à l'automne 2010, à Montréal, dans une pièce de Simon Boulerice. Elle reprend vie sur papier, dans une adaptation romanesque signée par l'auteur et illustrée avec beaucoup de perspicacité, d'inventivité, par l'artiste Luc Paradis.

Le titre, *Martine à la plage*, fait bien entendu référence à la populaire série d'albums jeunesse créée dans les années 1950 par Gilbert Delahaye et Marcel Marlier. Mais par dérision. Rien de la jeune fille sage chez la Martine de Simon Boulerice, vous l'avez compris.

Tout se passe en un été. À l'été 2010. Alors que Martine vit dans un désert affectif, dans une solitude propice à tous les écarts de conduite. Pas de mère dans le décor. Un père très peu présent, pris par son travail comme instructeur de conduite automobile, pas du tout conscient de ce qui se passe dans la tête de sa fille qui aura bientôt 15 ans.

C'est sur son nouveau voisin, marié et père d'une petite Chloé, que Martine jette son dévolu. Gilbert Marcel. Gilbert comme dans Gilbert Delahaye et Marcel comme dans Marcel Marlier, oui.

Il est albinos. Il est «beau à en donner mal au ventre». En plus, il est optimétriste. Ça tombe bien, Martine a des problèmes de vision. Elle voit flou. De plus en plus flou. Elle voit des fantômes. Même avec les lunettes qu'il lui prescrit. Raison de plus pour qu'il s'occupe d'elle.

Il va tomber sous son charme, c'est sûr. Elle est craquante. Elle est magnifique, sensationnelle. Avec ses lunettes et sa robe «avec des petits motifs de gros fruits». Ou dans son maillot, avec sa «craque de boules»,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Simon Boulerice

quand elle s'élanche dans la piscine de Gilbert Marcel.

OUIJA, réponds-moi. Martine appelle les esprits. Martine communique avec des stars d'une autre époque. Ses deux héroïnes, ses modèles: l'actrice Jayne Mansfield, morte dans un accident de voiture en 1967 à l'âge de 34 ans; la chanteuse Karen Carpenter, interprète de la chanson *Close to You*, morte d'anorexie en 1983, à l'âge de 32 ans.

Martine se sent tellement d'affinités avec elles: «Comme Jayne, je suis séductrice, et comme Karen, je suis fragile. Je suis un mélange des deux, dans le fond.»

Martine s'amuse à faire semblant. Elle fait semblant d'être Jayne, d'être Karen. Et elle fait semblant de conduire l'auto stationnée dans sa cour, l'auto «Elève au volant» qui appar-

tient à son père. Tellement qu'elle devient quelqu'un d'autre, finalement. Elle devient «quelqu'un d'intéressant».

Martine est obsessive et elle s'en fout. Elle exagère tout, elle est comme ça. Elle se nourrit d'illusions et elle aime ça. Elle vit dans l'absolu; pas de concessions.

Martine est dans le rêve, ne voudrait pas que ça s'arrête: «Je passe la nuit à rêver, la tête coiffée des caleçons de Gilbert que j'ai volés pendant que Chloé dormait. Des caleçons trouvés dans la malle à linge sale. Des caleçons qui sentent légèrement le pipi. Toute la nuit je fais des rêves cochons.»

On s'amuse bien, on rigole, mais ce n'est pas drôle. Pas drôle du tout. Martine va d'échec en échec, de rejet en rejet, avec son prince albinos. Elle va droit dans le mur. Mais elle persiste, s'accroche. Elle opère de toutes les façons en mode séduction.

Martine vit dans le déni. Le déni de sa personne. Le déni de sa souffrance, de son désespoir, au fond. Ce n'est plus un jeu. C'est profond. Être aveuglé par l'amour à ce point, c'est maladif, oui.

Martine va bientôt dérailler complètement. Elle va perdre les pédales, c'est le cas de le dire. Ça va aller, petit à petit, de mal en pis. Jusqu'à la tragédie. C'était inévitable, cet engrenage de la folie. C'était écrit.

Ce qui a commencé comme une crise d'adolescence, une crise d'identité tout ce qu'il y a de plus banal, tourne au cauchemar. Ce qui a commencé comme une histoire d'amour

impossible, un pur fantôme, tourne à l'horreur.

C'est là une très grande force de Simon Boulerice comme écrivain. Cette façon d'aller jusqu'au bout des sentiments exacerbés de ses personnages, jusqu'à l'irréversible.

Cette façon de manier le comique et le tragique en même temps. De ne pas craindre le ridicule, la dérision. De foncer tête baissée vers le drame qu'on pressent, mais dont on ne peut prévoir le véritable dénouement.

Tout cela nourri d'émotions rentrées. Porté par une image-

rie, aussi. Une imagerie pleine de surprises. Pleine de candeur et de frivolité, en apparence. Mais où se tissent des liens souterrains, révélateurs.

Du bonbon. Du bonbon acridulé. Et même, empoisonné.

MARTINE À LA PLAGE

Simon Boulerice
Illustrations de Luc Paradis
La Mèche
Montréal, 2012; 80 pages

■ Simon Boulerice sera au Salon du livre de Québec les samedi 14 avril (18h à 19h) et dimanche 15 avril (13h à 14h).



DANIELLE LAURIN
DANIELLE TRUSSART

Véronique OVALDÉ



Une belle et pénétrante histoire d'amour et de liberté.

François Busnel, *L'Express*

Envoûtant et très touchant.

Nathalie Collard, *La Presse*

Une écriture charnelle et sensuelle.

Claudia Larochelle, *98,5FM*

ACTIVITÉS PUBLIQUES

• Montréal

Mardi 10 avril, de 18 h 30 à 20 h
Causerie animée par Marie-Andrée Lamontagne
Librairie Le Port de tête
262 Mont-Royal Est

• Salon International du livre de Québec

Séances de dédicaces · Stand n° 419
Jeudi 12 avril de 18 h à 19 h
Vendredi 13 avril de 17 h à 18 h
Samedi 14 avril de 14 h à 15 h

Activités publiques

Rencontre avec Jean Fugère
Vendredi 13 avril à 16 h

Entretien avec Marie-Andrée Lamontagne
Samedi 14 avril à 14 h 30



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Échos d'un très lointain secret

CHRISTIAN
DESMEULES

Bouleversée par la mort du frère d'une ancienne amie, une femme est littéralement projetée dans le passé, à l'époque de sa jeunesse et des activités d'un café disparu depuis longtemps qui s'appelait Le Grand Jamais. Si tout cela est pourtant loin, «l'idée que la petite tribu à laquelle [elle] adhérait par les liens du sang et du cœur ne cesse de se dépeupler était insoutenable».

Née en 1948, Danielle Trussart, qui a remporté le prix Robert-Cliche en 2008 pour son premier roman, *Le train pour Samarcande*, histoire d'une vieille femme qui fait le tri dans ses souvenirs, emprunte encore une fois le chemin de la nostalgie avec *Le Grand Jamais* une chronique rétrospective du Québec des années soixante et soixante-dix. Un bilan qui, quarante ans plus tard, prend le parfum du deuil et des regrets: «Je n'avais pas saisi que les rêves vieillissent eux aussi. Que la plupart d'entre eux sont mortels comme ceux qui les ont portés.»

Y voyant l'occasion parfaite de reprendre contact avec cette amie perdue de vue, Marianne, la narratrice s'accorde le luxe d'une année sabbatique et se lance à corps perdu dans le projet d'écrire leur histoire. Celle de leur jeunesse des années soixante et soixante-dix pendant lesquelles elles ont participé à toutes les images d'Épinal culturelles ou politiques québécoises de ces années riches: la butte à Mathieu, l'Expo 67, les cellules felquistes, le sanglant défilé de la Saint-Jean-Baptiste de 1968, le Bill 63, McGill fran-

çais, la Maison du pêcheur de Percé, la Crise d'octobre, l'élection du Parti québécois.

Un parcours représentatif d'un certain nombre de baby-boomers engagés, enfants d'un peuple «debout face aux chacals de l'histoire» (Jacques Brault), où les oscillations de l'Histoire, semble-t-il, se fondent avec le destin des personnages.

Son obsession du temps n'a d'égal que l'ampleur du scandale qu'est la mort. Au moyen de lettres à des amis, de réflexions nostalgiques, d'extraits de son journal — qui emprunte curieusement, 40 ans plus tôt, le même style que sa narration —, le roman prend la forme d'une enquête auprès de gens qui ont entendu parler de cette amie ou qui l'ont croisée au cours de toutes ces années.

Une silhouette floue

Mais Marianne, elle, demeure une silhouette floue dont l'existence, hier ou aujourd'hui, semble se borner à être témoin de la vie des membres de cette famille hors norme et ambiguë qui la fascine: un père qui collectionne les œuvres d'art, une mère dépressive, une ancienne actrice qui se fait appeler Olga et qui a choisi pour ses enfants des prénoms puisés dans un roman de Dostoïevski.

Mais d'elle-même, Marianne dévoile peu de choses, préférant suivre le regard de Gatien Lapointe, dont un vers est cité en exergue du roman: «Le bras en visière sur l'horizon / Je guette un très lointain secret.»

Si la réflexion nostalgique règne sur *Le Grand Jamais*, la multiplication des anecdotes et des personnages sans beaucoup de consistance vient alourdir un thriller biographique qui ne lève

jamais vraiment. Spectatrice infatigable, préférant le monologue à la confrontation, Marianne ne semble pas avoir la force de suivre ses désirs. Personnage emblématique, au fond, elle rejoint ce peuple auquel elle appartient corps et âme: «Il repousse toujours l'affaire à plus tard, puis pendant ce temps-là, il s'éteint à petit feu, en même temps que sa conscience et que sa colère.»

Il est sans doute là, «le grand jamais» du titre: c'est ce pays de Cocagne rêvé par quelques

milliers de jeunes idéalistes trop vite vaincus par l'impatience et l'habitude du confort.

Collaborateur du Devoir

LE GRAND JAMAIS

Danielle Trussart
XYZ
Montréal, 2012, 242 pages

■ Danielle Trussart sera présente au stand de son éditeur samedi 14 avril de 16h à 18h et le dimanche de 14h à 15h.

Gaspard LE DEVOIR		
PALMARÈS		
Du 26 mars au 1 ^{er} avril 2012		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Volte-face et malaises	Rafaëlle Germain/Libre Expression 1/2
2	Baby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gill/Québec Amérique 2/2
3	L'Angeles	Denise Bombardier/Robert Laffont -/1
4	La saline • Tome 1 Imposture	Louise Lacoursière/Libre Expression 5/2
5	Ce pays de rêve • Tome 2 La déchirure	Michel Langlois/Hurtubise -/1
6	Petals' pub	Arlette Cousture/Libre Expression 4/10
7	En 1837, j'avais dix-sept ans	Franchine Ouellette/Libre Expression 3/5
8	Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie	Rosette Laberge/Les Éditions réunis 6/4
9	La vie épique de Charlotte Lawigne • Tome 2 Bulles...	Nathalie Roy/Libre Expression 7/6
10	Voir Québec et mourir	Jean-Michel David/Hurtubise 8/2
▼ Romans étrangers		
1	Nuit noire, étoiles mortes	Stephen King/Albin Michel -/1
2	Le poids des mensonges	Patricia J. MacDonald/Albin Michel -/1
3	Hôtel Adlon	Philip Kerr/Du Masque 1/10
4	Les anges de New York	Roger Jon Ellory/Sonatine 3/7
5	Sous haute tension	Harlan Coben/Belfond 2/4
6	Froid d'enfer	Richard Castle/City 7/5
7	Voile rouge	Patricia Daniels Cornwell/Flammarion Québec -/1
8	Journal d'un corps	Daniel Pennac/Gallimard 5/2
9	Storyteller	James Siegel/Cherche Midi 6/8
10	À la trace	Deon Meyer/Seuil 4/4
▼ Essais québécois		
1	C'était au temps des mammoths laineux	Serge Bouchard/Boréal 1/8
2	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké 3/10
3	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal 4/6
4	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Lafrenière/Boréal 5/17
5	L'État contre les jeunes. Comment...	Éric Duhaime/VLB 7/10
6	Les taupes frénétiques	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise -/1
7	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme 9/75
8	Université Inc. Des mythes sur la hausse...	Eric Martin Maxime Quellet/Lux 10/7
9	Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque	Jean-François Lisée/Québec Amérique 2/6
10	Un cynique chez les lyriques. Denys Arcand et le Québec	Carl Bergeron/Boréal 6/3
▼ Essais étrangers		
1	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 1/9
2	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion 2/4
3	Indigènes-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène 4/7
4	Le sexe ni la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité	André Comte-Sponville/Albin Michel -/1
5	L'art de ne pas être un égoïste	Richard David Precht/Belfond 5/4
6	Les ennemis intimes de la démocratie	Tzvetan Todorov/Robert Laffont Versilio 9/2
7	Rendez-vous nomades	Sylvie Germain/Albin Michel -/1
8	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc...	Jim Stanford/Lux 3/21
9	Le triomphe de l'image	Daniel Boorstin/Lux -/1
10	Une rencontre	Millan Kundera/Gallimard 8/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadiana :
• Relations des Jésuites,
Relations de voyages...
• Incunables québécois,
Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes et modernes

Fonds universitaires :

• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge incendié
Expertise de documents et d'archives

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Extrait de la correspondance entre Jean Désy et Geneviève Amyot

Bonjour, chère Geneviève

Un jour de septembre 1990, Jean Désy, médecin urgentologue fasciné d'écriture et de lecture, prend la plume pour écrire à la poète Geneviève Amyot son admiration. Suivra, de Valcartier à la Beauce, de Kuujuaq à Lévis, dix ans de correspondance entre écrivains. Au fil des lettres, les parades admiratives s'estompent, les enfants grandissent, les corps lâchent, guérissent, les blondes partent, les livres s'écrivent. *Que vous ai-je raconté? Correspondance 1990-2000* illustre dix ans d'échange et remet à l'avant-plan la figure et la parole de Geneviève Amyot, emportée trop tôt par le cancer. La poète de *Corps d'atelier* et de *La mort était extravagante* (Le Noroît) dévoile ainsi, a posteriori et sans le savoir, la fabrication de son écriture. Extrait d'une de ses lettres.

Bonjour Jean Désy,

[...] Donc, il y eut l'Halloween. Le beau manteau plein de pièces éclatantes de ma vie de vendeuse de ballons. Le masque de plumes bleues. Acheté à la dernière heure, pour le pourcentage maximum de réduction. Et le masque de squelette. La dame du magasin ne savait vraiment pas comment prendre ça quand j'ai dit que je le trouvais beau. Mais il y avait ceci de bon qu'elle pouvait enfin s'en débarrasser. J'ai recommandé à Olivier de marcher le dos un peu courbé sous son manteau noir, un manteau de sœur achetée il y a une bonne quinzaine d'années chez Emmaüs. Peut-être même une vingtaine. Il avait aussi une faucille. Il avait refusé la grosse cravate rouge à pois blancs que je lui proposais pour faire moins sévère. Il trouvait que ça n'allait pas. C'est vrai. Ça n'allait pas. Elle est restée accrochée sur la poignée de sa porte de chambre. La citrouille, dans la fenêtre du salon, était absolument magnifique. Pour la première fois cette année, je ne me suis pas déguisée. C'est Benoît qui a fait la tournée avec la petite. L'an passé, j'étais en sorcière. C'est Magali qui m'avait barbouillée de picots verts sur fond jaune orange. Deux fois. L'an passé, nous nous étions déguisés deux fois. Une pour la rue, l'autre pour les scouts. Cette année, j'ai manqué la fête scout. La petite avait de la fièvre. «*Sans doute les streptocoques*», avait dit le médecin. Bien sûr du repos. Et ne pas répondre. Bien sûr tout ce quotidien à mener à terme, et je continue de choisir l'ordre, et la durée. Ce que je puis de cohérence et de sécurité. Ce que je puis leur en offrir. Et de rêve. Et de passion. En la demeure. Mais le large a de ces appels. Et je lui lance alors des cris, Jean Désy, mais des cris, quand je rentre à l'heure dite, en la demeure.

Ce soir-là par exemple, à la fine veille des fantômes et des



KEVIN LAMARQUE REUTERS

clowns... comme j'aurais aimé tout déposer. Quelques instants. Quelques heures. Tout déposer. Comme il aurait été bon. Juste avant les citrouilles. Déposer l'horloge et le petit-déjeuner, les lits, la vaisselle, les tresses, la balayuse et les sacs et dépêche-toi, les devoirs, les patates, les crayons et les tourments, et les rhumes, et les diarrhées, les fièvres, déposer toutes les fièvres depuis la première et le visage refroidi de la petite Isabelle qui maintenant me hante au moindre streptocoque, déposer mon mort et toutes mes pages, et mes peurs, déposer mon âge et ma propre mort dans un grand embrasement des corps, flamber avec un autre corps que celui qui est là près du mien depuis dix-sept ans, être ailleurs, dans l'instant d'une jeunesse renouvelée, dans le frisson premier, déposer les jambes coupées de ma mère, les démenées affolantes de mon père, toute l'enfance au complet, les fraises, les navets, les vaches et les chats, et mes cendres bleues, ce corps comme celui maintenant de ma fille et derrière lui la disproportion d'un corps d'homme, l'étreinte clandestine et bienfaisante, terrible, l'étreinte coupable face à la

montagne, la solitude, et qu'est-ce donc qui allait par la suite en premier lieu se brouiller, s'effriter, la montagne ou la petite fille, toute la petite et la déposer un instant, la veille de l'Halloween, quelques heures, auprès d'un homme en visite, et qu'il ne reste, hors du temps, que l'absolu de la tendresse, comme une absolue réparation des blessures, que plus rien n'existe que le feu des sexes niant la mort, déposer même les trois petits cochons, le Seigneur des anneaux, la petite chèvre de monsieur Séguin et la petite fille aux allumettes, mais je ne pourrais pas vivre hors de la petite fille aux allumettes, je n'ai donc accepté aucune escale, et je puis rentrer chez moi, le dos un peu courbé, par le bateau de minuit trente, et le lendemain j'ai fait le ménage et le lavage mais je n'ai pas écrit, je suis allée acheter le masque de jeune première et celui de cavalier noir, et j'ai prié l'enfance de ne pas aller trop vite, et je n'ai pas passé l'Halloween, des sortes de larmes prises au cœur et criant vers cet ailleurs où je ne suis pas allée, même quelques heures, malgré la tourmente de mon âge qui s'y serait un instant oublié, qui y aurait nommé l'éternité.

Je vais faire mon marché, bien sûr je vais oublier le beur-

re et il y aura beaucoup trop d'œufs, et je mettrai les kiwis et les échalotes dans le panier de la dame d'à côté et je m'apercevrai de mon erreur à la vue d'un crayon étranger déposé sur une liste, je ne mets pas mon crayon dans mon panier d'épicerie, nous sourirons la dame et moi en refaisant l'ordre des choses, à chaque fois que je fais mon marché c'est pareil, j'ai toutes sortes d'idées pour les livres et j'ai une misère du torriou avec l'ordre des choses — enfin, enfin...

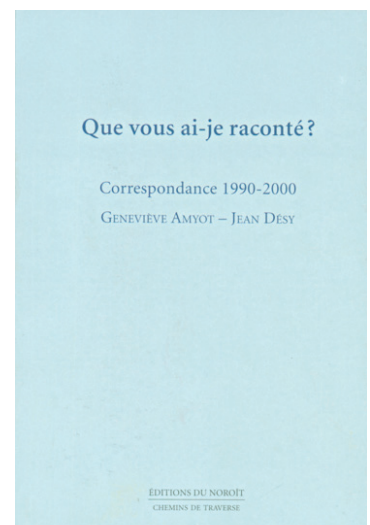
Pardonnez, cher Jean Désy, l'indécence de cette lettre. Je pourrais m'en excuser en disant que j'ai toujours considéré qu'il ne peut y avoir d'art sans transgression de la pudeur, mais il ne s'agit pas d'art dans ces lettres, je dirai simplement que je me suis donné cette permission, et que cela me fait un grand bien, en dépit d'une certaine gêne où cela me met. [...]

À la prochaine, Jean Désy, et encore une fois, excusez-la.

Geneviève Amyot

QUE VOUS AI-JE RACONTÉ?

CORRESPONDANCE 1990-2000
Geneviève Amyot et Jean Désy
Éditions du Noroît
Montréal, 2012, 472 pages



Le Prix des lecteurs Radio-Canada 2012

Pour sûr de France Daigle

Depuis 12 ans, le Prix des lecteurs Radio-Canada invite à la lecture d'œuvres littéraires francophones pondues hors Québec. Les auteurs doivent avoir écrit ou être nés dans un des milieux francophones minoritaires du pays. Depuis le 10 mars dernier, huit lecteurs assidus deviennent jurés: ils doivent, sous la présidence d'honneur de Marie Laberge, lire les cinq romans et le recueil de nouvelles en lice afin de décider lequel de ces livres sera cette année lauréat. Le nom du gagnant sera dévoilé le 17 avril prochain.

Les finalistes sont Antonine Mailet avec *L'albatros* (Leméac), Marguerite Andersen pour *La vie devant elles* (Prise de parole), France Daigle avec *Pour sûr* (Boréal), Lise Gaboury-Diallo avec *Les enfants de Tantale* (du Blé), Jocelyne Saucier pour *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ) et Daniel Castillo Durante pour *Le silence obscène des miroirs* (Lévesque).

Chaque semaine, *Le Devoir* présente dans son cahier Livres une des œuvres en nomination. Cette semaine: *Pour sûr* de France Daigle.

Certainement

Installée à Moncton, France Daigle est l'un des auteurs acadiens actuels les plus renommés. Elle a signé une dizaine de romans, de recueils de poésie et de pièces de théâtre. Elle a remporté en 1991 le prix Pascal-Poirier d'excellence en littérature du gouvernement du Nouveau-Brunswick. Elle a également reçu le Prix du Lieutenant-Gouverneur pour l'excellence dans les arts littéraires.

C'est un colossal puzzle que signe France Daigle avec *Pour*



sûr, un sérieux jeu littéraire et une petite bricole de 700 pages. On y trouve, en fragments, la petite histoire amoureuse et familiale de Terry et Carmen et les anecdotes qui se cousent et se décousent autour du bar Le Babar de Dieppe, livrées en chiac. Aussi, des emprunts, des références littéraires, l'ironie de Daigle qui se moque par moments de ses procédés d'auteur. Des trucs de Scrabble et la recension de parties. Des équations. Des faits sur l'histoire du chiac, de la typographie ou des langues.

Le lecteur accepte de se faire constamment court-circuiter en passant et en revenant d'un sujet à l'autre, ou prend la liberté de recoller lui-même les morceaux en recomposant une des parts des 12 x 12 x 12 extraits, soit 1728 fragments.

Le Devoir

POUR SÛR

France Daigle
Boréal
Montréal, 2011, 750 pages

EN BREF



MARCHÉ FRANCOPHONE DE LA POÉSIE

L'auteur Jean-Marc Desgent

Le Prix de la bande à Moebius à Desgent

Jean-Marc Desgent s'est vu remettre il y a quelques jours le Prix de la bande à Moebius 2011 pour son texte *Le joli*

théâtre de Platon, paru dans le numéro 126 de la revue littéraire. Étaient finalistes Catherine Cormier-Larose, Jean-Paul Daoust et Sandra Gordon. Rappelons que le Prix de la bande à Moebius couronne le meilleur texte paru dans la revue *Moebius* pendant l'année. — *Le Devoir*

VENEZ RENCONTRER LES AUTEURS! STAND 740

Prise de parole www.prisedeparole.ca

MARGUERITE ANDERSEN
La vie devant elles

Rencontre d'auteur, le vendredi 13 avril à 16h15, scène Jeunesse Desjardins

BENOÎT CAZABON
Mattawa, à contre-courant

Table ronde
« Comment le français cohabite-t-il avec des langues voisines ou parentes, telles le créole et le catalan? », le dimanche 15 avril à 13h30, scène Rendez-vous littéraires.

Détail des participations et horaire des séances de dédicaces: <http://silq.ca/>

Les PUL seront présentes au Salon du livre de Québec

Stand 329

Venez rencontrer nos auteurs

Plus d'informations sur www.pulaval.com

Alain Lavigne

DUPLESSIS

PIÈCE MANQUANTE D'UNE LÉGENDE

L'invention du marketing politique

Déjà en librairie

SEPTENTRION Q.C. CA LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

Une librairie vue par Philippe Girard

Un libraire dans votre salon

Pour l'achat en ligne de vos livres papier et numériques. Des conseils de votre libraire indépendant.

RUE DES LIBRAIRES .COM

LIQ LES LIBRAIRES INDÉPENDANTES DU QUÉBEC

SODEC Québec

Patrimoine canadien Canadian Heritage

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Georges Perec, une histoire de faux



Georges Perec (1936-1982)

AGENCE FRANCE-PRESSE

Hubert Aquin aurait aimé cette histoire. Quand Georges Perec concocta un polar sur les faussaires de l'art, personne ne voulut l'éditer et le manuscrit disparut dans des cartons. L'auteur le perdit. Jusqu'à ce que son biographe, David Bellos, le déterre et que justice soit rendue à Perec.

GUYLAINE MASSOUTRE

S'il avait commencé par publier *Le condottière*, Georges Perec ne serait sans doute pas devenu l'écrivain respecté et admiré pour son œuvre originale sur la mémoire, et surtout sur l'absence de mémoire, qu'il a symptomatiquement revendiquée.

Cet énigmatique premier roman, sorti des limbes et édité par Le Seuil, n'est pas un chef-d'œuvre en soi. Le style lapidaire

de Perec, truffé d'énigmes et de jeux de piste, n'est pas encore au rendez-vous, dans ce polar de 1960, *Gaspard pas mort-Le condottière*. Il fut refusé, récrit et refusé encore par Gallimard. On imagine la déception de Perec: «Merde pour celui qui le lira!», a-t-il écrit, disséminant ensuite des autocitations dans ses romans, reprenant le nom de son personnage, Gaspard Winckler, et des obsessions toutes perçiciennes.

La saga du manuscrit, que Claude Burgelin raconte, vaut son pe-

sant d'or: Perec se serait débarrassé d'une valise pleine de manuscrits, dans un geste manqué lors d'un déménagement. Mais son biographe, David Bellos, déterre deux exemplaires de cet inédit, chez des lecteurs de maisons d'édition. Burgelin l'avait lui-même jugé illisible, à l'époque: «Cinquante ans plus tard, je relis *Le condottière*. Avec l'impression que les yeux se dessillent. [...] On a là un matériau narratif à la fois brut et sophistiqué, opaque et illuminant.» Un avant-texte, d'ailleurs pas le premier, à *W ou le souvenir d'enfance* et à *La vie mode d'emploi*.

Les fils de l'écheveau sont noués

Perec a raccourci, récrit. En vain. A vingt-quatre ans, à Sfax

en Tunisie où il concocte *Les choses*, il pensait avoir trouvé «une figure centrale», un mystère digne de cristallisation: un tableau d'Antonello da Messina, de 1475. Gaspard, faussaire, s'enferme pour copier les grandes œuvres, jusqu'à en devenir fou.

La question du plagiat avait fait l'objet d'une récente exposition; on avait publié beaucoup sur ce sujet qui passionnait Perec, autant qu'Aquin. Le demiurge imaginaire de Perec n'est toutefois qu'un minable escroc, soudain pris de vertige en reconnaissant, dans le portrait qu'il copie, sa propre image. Avec son sens du ridicule, Perec traite Gaspard sur un mode mineur. Désinvolture, parodie, la moquerie bride la véritable quête. L'histoire grince, un peu mince, mais jamais l'auteur ne se prend pour Oscar Wilde créant *Dorian Gray*.

Plus près de la poule aux œufs d'or, Gaspard tue son commanditaire. On ne s'attache guère à ses scrupules de peintre, à son identité faible, à sa projection idéale. L'absurde domine, sans le drame camusien ni la grandeur hamletienne. Eric Chevillard, actuellement, manie le stylet pour abattre les idoles un peu dans le même sens. Mais le ton a beau

être inconsistant, on s'interroge en lisant: «à l'ombre du Condottière, il ne pouvait atteindre que son échec». Comment dire ce vide, lever les masques?

Promesse

Le roman ne manque pas de pistes intéressantes. L'image de la mort omniprésente, l'épopée pitoyable, le souvenir bloquant l'accès au réel et favorisant la crise, jusqu'au passage à l'acte meurtrier, toute cette ambiance sortie d'*«un musée sans âme et sans tripes»* impose au personnage de franchir les apparences, mais il échoue. Le choc avec le réel ne débouche que sur un autre faux, une perte de valeurs et de sens. Quoi de plus juste, en somme?

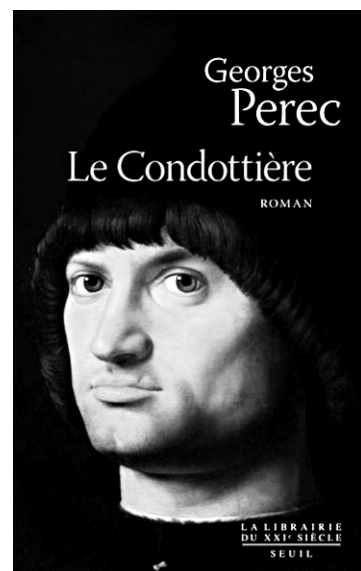
Perec visait bien: «Pour peindre un Condottière, il faut savoir regarder dans la même direction que lui... Tu cherchais cette victoire immédiate, ces signes distinctifs de l'omnipotence, ce triomphe.» Ce qui lui manquait, c'est de n'avoir pas osé écrire de la littérature. Le polar n'avait pas pu «créer un autre langage», qu'il cherchait.

On sait ce qu'il advint de Winckler dans *W ou le souvenir d'enfance*. Perec en fit un alter ego rêvé, qui réussit à pénétrer le monde le plus faux: le cauche-

mar d'une île, où la dictature eugénique réduisait les prisonniers en esclavage, épaves du trop réel camp de la mort qui le priva de sa mère, de son enfance, avec une férocité que rien, sauf peut-être le dédain du condottière, ne permet d'imaginer.

Ce premier Winckler échouait à se révolter. Le second renaissait en vecteur de lui-même, sorti de l'histoire de l'art pour interroger la vie, où les mystères de l'enfance exigeaient les formes très complexes de l'imaginaire qu'on a depuis deviné.

Collaboratrice du Devoir



LE CONDOTTIÈRE

Georges Perec
Seuil
Paris, 2012, 211 pages

RENCONTREZ VOS AUTEURS

Salon du livre de Québec · Stand n° 419



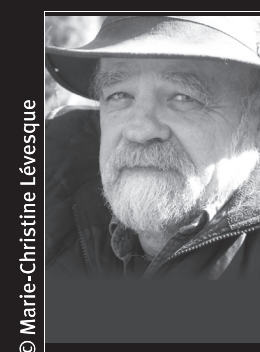
© Tous droits réservés

Mathieu BOCK-CÔTÉ

FIN DE CYCLE

AUX ORIGINES DU MALAISE POLITIQUE QUÉBÉCOIS

Essai · 184 pages · 22,50 \$

Samedi 14 avril · 13 h à 14 h
Dimanche 15 avril · 14 h à 15 h

© Marie-Christine Lévesque

Serge BOUCHARD

C'ÉTAIT AU TEMPS DES MAMMOUTHS LAINEUX

Essai · 232 pages · 24,95 \$

Samedi 14 avril · 14 h à 15 h et 16 h à 17 h
Dimanche 15 avril · 11 h à 12 h et 14 h à 15 h

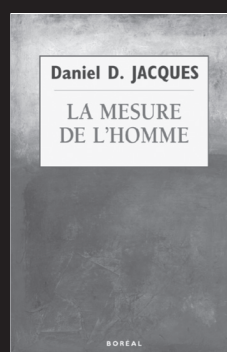
© Tous droits réservés

Daniel D. JACQUES

LA MESURE DE L'HOMME

Essai · 720 pages · 39,95 \$

Vendredi 13 avril · 17 h 30 à 18 h 30



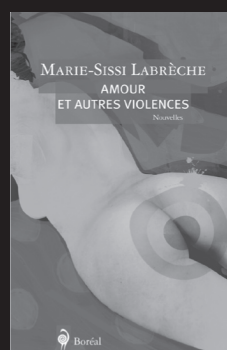
© Marifine Doyon

Marie-Sissi LABRÈCHE

AMOUR ET AUTRES VIOLENCES

Nouvelles · 164 pages · 19,95 \$

Samedi 14 avril · 13 h à 14 h



© Tous droits réservés

Pierre NEPVEU

GASTON MIRON

LA VIE D'UN HOMME

Biographie · 904 pages · 39,95 \$

Vendredi 13 avril · 18 h 30 à 19 h 30
Samedi 14 avril · 15 h à 16 h et 19 h à 19 h 30
Dimanche 15 avril · 13 h à 14 h

LA RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS présente

40 ANS DE RENCONTRES QUE VEUT LA LITTÉRATURE, AUJOURD'HUI?

MONTRÉAL, DU 12 AU 15 AVRIL 2012

JEUDI 12 AVRIL, À 17 H 30
Conférence publique
d'ANDRÉE A. MICHAUD
Maison des écrivains (3492, avenue Laval)

VENDREDI 13 AVRIL, À 17 H 30
Lecture publique

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal
(465, avenue du Mont-Royal Est)

ENTRÉE LIBRE

Invités

Du Québec
OANA AVASILCHIOAEI
PAUL BÉLANGER
DANIEL CANTY
FRANÇOIS HÉBERT
BERTRAND LAVERDURE
ANDRÉE A. MICHAUD
ÉMILE MARTEL
CHANTAL NÉVEU
DOMINIQUE ROBERT

D'ailleurs
LOUIS CABRI (Canada)
MARIA TERESA CARBONE (Italie)
VÉRONIQUE DAINE (Belgique)
SYLVIANE DUPUIS (Suisse)
BARBARA POGAČNIK (Slovénie)
LISA ROBERTSON (Canada)
OLIVIA ROSENTHAL (France)
SANTIAGO TRANCÓN (Espagne)
MINERVA MARGARITA VILLARREAL (Mexique)

Comité de direction
MONIQUE LARUE, directrice
NICOLE BROSSARD
DENISE DESAUTELS
HÉLÈNE DORION
LOUISE DUPRÉ
NAÏM KATTAN
PIERRE NÉVEU



Académie des lettres du Québec
www.academiedeslettresduquebec.ca



La 40^e RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS, sous l'égide de l'Académie des lettres du Québec, est organisée principalement grâce à des subventions du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des Arts du Canada, du Conseil des arts de Montréal, de même qu'avec le soutien du Consulat général de France, du Consulat général du Mexique, de la Délégation Wallonie-Bruxelles au Québec, de l'Institut Culturel Italien, de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture, de la Dirección General de Política e Industrias Culturales y del Libro (Espagne). L'UNEQ, Radio Spirale, CIBL, la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, la librairie Le Port de tête, le Festival international de Montréal Metropolis Bleu et la Maison de la poésie de Montréal sont partenaires de l'événement.

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca



SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Vadeboncoeur, entre l'inédit et le retard

Deux ans après sa mort, le regretté Pierre Vadeboncoeur (1920-2010), grande figure montréalaise du syndicalisme, à la CSN jusqu'à sa retraite en 1975, et de la vie intellectuelle, en tant qu'essayiste prolifique jusqu'à la fin, suscite plus que jamais de l'intérêt. Un jeune chercheur, Jonathan Livernois, vient de lui consacrer une biographie qui retrace le cours d'une pensée dont le progressisme éloquent n'exclut pas une surprenante sinuosité.

MICHEL LAPIERRE

Son étude substantielle paraît parallèlement à d'autres livres reliés au sujet: de Pierre Vadeboncoeur, *Petite comédie humaine*, croquis présentés par Réjean Beaudoin (Del Busso), un recueil posthume de dessins incisifs exécutés par l'écrivain; du même Réjean Beaudoin, critique littéraire, *D'un royaume à l'autre*, essai sur Vadeboncoeur (Leméac); *Une amitié improbable*, sa correspondance avec Jean-Marc Pottier (Lux). Mais ces livres ne renouvellent pas autant notre connaissance du

maître de l'introspection que le travail de Livernois.

Dans *La ligne du risque* (1963), livre phare de la Révolution tranquille, Vadeboncoeur écrit: «Le passé devra être dénoncé au nom de l'avenir.» En 1978, dans *Les deux royaumes*, l'interprète de l'évolution québécoise déclare: «Pour le malheur du projet socialiste, on a adopté, à gauche, cet esprit sans mémoire et l'on en est empoisonné.» Que s'est-il passé? Dans *Un moderne à rebours*, Livernois explique l'impensable.

Très conscient que, chez l'admirateur de la France littéraire

d'autrefois, Charles Péguy (1873-1914) eut une influence persistante, l'historien des idées, aussi audacieux que perspicace, apporte une lumière saisissante à sa «*biographie intellectuelle et artistique de Pierre Vadeboncoeur*». Pour déchiffrer l'ambivalence de l'essayiste associé à la Révolution tranquille, il cite une réflexion de Péguy sur un autre bouleversement, européen, plus ancien et plus prestigieux, celui-là.

«*Les hommes de la Révolution française étaient des hommes d'ancien régime. Ils JOUAIENT la Révolution française. Mais ils ÉTAIENT d'ancien régime.*» Serait-ce, chez Péguy, l'aperçu d'une attitude semblable à celle qu'aura Vadeboncoeur? Ce dernier se sentit d'ailleurs proche du célèbre écrivain en le disant, avec à-propos, dans *Un génocide en douce* (1976), «*amoureux du Moyen Âge et catholique*», mais défenseur de «*l'humanisme républicain et laïque*».

Livernois exagère-t-il en soutenant que Vadeboncoeur «*EST d'ancien régime et a créé un personnage moderne*», lui-même? Extérieurement, la formule est juste, voire brillante. Mais, si l'on va au fond des choses, elle sous-estime le frémissement du style qui correspond à un frémissement de la pensée et qui distingue le prosateur de tant d'essayistes québécois à l'écriture et à la réflexion beaucoup plus convenus.

Parmi eux, nous trouvons Fernand Dumont, autre maître qui s'efforça de marier tradition et progrès, ainsi que François Ricard et Yvon Rivard, fins commentateurs de l'œuvre de Vadeboncoeur et conseillers envers qui Livernois se montre reconnaissant. L'auteur de *La ligne du risque* les dépasse, car, mieux qu'«*un moderne à rebours*», il est un moderne inattendu, inédit.

Rien ne le prouve davantage que *La dernière heure et la première* (1970), livre consacré à l'éveil québécois. Vadeboncoeur y écrit: «*Voici que cette masse de paysans d'hier, appelés à juste titre habitants, se manifeste, depuis son coin de pays, sur le front même de la lutte de l'homme, en première ligne, au tout premier rang de la contestation universelle. NOUS SOMMES UN PHÉNOMÈNE HISTORIQUE NOUVEAU.*» L'admiration de l'essayiste pour le Moyen Âge, à ses yeux époque mythique d'une fervente unité populaire, s'affranchit des lieux communs pour exprimer la participation très singulière des siens au mouvement de révolte que connaît la jeunesse occidentale à la fin des années 60. Chez le moraliste, ce phénomène international éveille pourtant de la méfiance et provoquera, plus tard, une déconcertante répulsion.

En situant avec érudition Va-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pierre Vadeboncoeur, figure majeure du syndicalisme et de la vie intellectuelle québécoise (1920-2010)

deboncoeur dans le milieu intellectuel, littéraire et artistique montréalais de l'époque, Livernois, sans qu'il s'en rende trop compte, nous fait prendre conscience du retard historique de la sensibilité québécoise, mal qui affectait même les gens les plus évolués. Nous nous émerveillons qu'en 1963, dans *La ligne du risque*, un novateur ait affirmé: «*Borduas a changé du tout au tout notre perspective. Partant d'un monde moral qu'il s'agissait petitement d'aménager, il nous a lancés dans l'illimité.*»

Mais le biographe nous signale qu'en 1949, un an après *Refus global*, le même Vadeboncoeur avait écrit sur «*Borduas et ses disciples*», dans la revue *Liaison*: «*Leur naïveté, leur messianisme ridicule, leur prétention, leurs rengaines, me les faisaient tenir, avec leurs maîtres européens, pour les types les plus parfaits de gens qui se servent*

de leur autorité, de leurs vérités et du prestige de quelques noms célèbres, pour proclamer des sottises...»

Ce rejet de la révolution picturale et culturelle des automatistes, erreur qu'il répare magnifiquement une douzaine d'années après dans les revues *Cité libre* (1961) et *Situations* (1962), nous oblige, aujourd'hui, à nuancer la modernité de l'écrivain à cause du retard qui la marque. Néanmoins, à l'époque, Vadeboncoeur est en avance sur presque tout le Québec lorsqu'il soutient dans *La ligne du risque*: «*Borduas est la vivante condamnation d'à peu près tout ce qui l'a précédé et la justification du mouvement qui le suit.*»

Cette confiance en l'avenir, même si parfois il la refoule, le porte à croire, en 1983, que, devant le «*profond déficit de civilisation*» qu'il décèle chez nos voisins américains, nous occupons «*une position idéale pour pouvoir en avertir l'Europe*», la France en particulier, tellement myope, selon lui, lorsqu'il s'agit de jauger les États-Unis. C'est comme si Vadeboncoeur, à la

fois juge et victime de notre société provinciale, ne pouvait se résoudre, malgré ses contradictions d'essayiste, à nier l'originale grandeur du Québec.

Collaborateur du Devoir

Salon du livre de Québec 11 au 15 avril 2012 (stand Dimedia)

Venez rencontrer les auteurs de Lévesque éditeur

Mercredi 11

17 à 19 h: Marcel Moussette, *La photo de famille*, roman
Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, nouvelles
19 à 21 h: André Carrier, *Rue Saint-Olivier*, roman
Stéphane Lédien, *Un Parisien au pays des pingouins*, récits

Jeudi 12

17 à 19 h: Fernand J. Hoult, *Les cavaleurs*, nouvelles
Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, nouvelles
19 à 21 h: Sergio Kokis, *Amerika*, roman
Stéphane Lédien, *Un Parisien au pays des pingouins*, récits

Vendredi 13

15 à 17 h: Sergio Kokis, *Amerika*, roman
Marcel Moussette, *La photo de famille*, roman
17 à 19 h: Fernand J. Hoult, *Les cavaleurs*, nouvelles
Marcel Moussette, *La photo de famille*, roman
19 à 21 h: Andrée Laurier, *Avant les sables*, novella
Maurice Soudeyans, *Qu'est-ce que c'est que ce bordel!*, dialogues

Samedi 14

11 à 13 h: Mario Boivin, *L'interrogatoire Pilate*, fiction historique
Maurice Soudeyans, *Qu'est-ce que c'est que ce bordel!*, dialogues
13 à 15 h: Mario Boivin, *L'interrogatoire Pilate*, fiction historique
André Thibault, *Sentiers non balisés*, roman
15 à 17 h: Andrée Laurier, *Avant les sables*, novella
André Thibault, *Sentiers non balisés*, roman
17 à 19 h: Daniel Castillo Durante, *Le silence obscur des miroirs*, roman
Jean-Paul Daoust, *Sand Bar*, récits
19 à 21 h: André Carrier, *Rue Saint-Olivier*, roman
Nicolas Tremblay, *Une estafette chez Artaud*, autogenèse littéraire

Dimanche 15

11 à 13 h: Nicolas Tremblay, *Une estafette chez Artaud*, autogenèse littéraire
Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, nouvelles
13 à 15 h: Daniel Castillo Durante, *Le silence obscur des miroirs*, roman
Jean-Paul Daoust, *Sand Bar*, récits
15 à 17 h: André Carrier, *Rue Saint-Olivier*, roman
Stéphane Lédien, *Un Parisien au pays des pingouins*, récits

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimediaqc.ca
Site Internet: www.dimediaqc.ca

Lévesque
éditeur



Écosociété

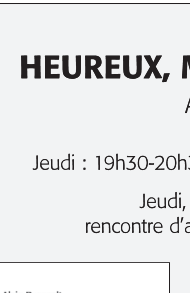
AuteurEs en dédicaces



Claude Vaillancourt
HOLLYWOOD ET LA POLITIQUE

Samedi : 15h-16h ; Dimanche : 14h-15h

Solide introduction critique au cinéma politique hollywoodien, cet essai à la fois simple et substantiel est un modèle de pédagogie citoyenne et devrait être au programme des écoles secondaires et des cégeps du Québec. Louis Comellier, *Le Devoir*

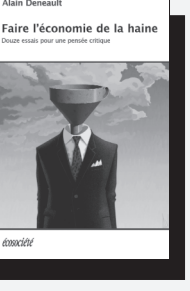


Serge Mongeau
HEUREUX, MAIS PAS CONTENT

Autobiographie (1979-2011)

Jeudi : 19h30-20h30 ; Samedi : 11h-12h ; 14h-15h

Jeudi, 18h30, Scène des rdv littéraires : rencontre d'auteur avec Catherine Lachausse

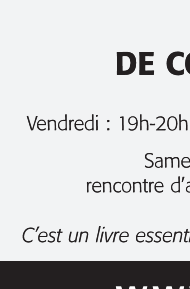


Alain Deneault
FAIRE L'ÉCONOMIE DE LA HAINE

Douze essais pour une pensée critique

Vendredi : 16h-17h ; Samedi : 13h-14h

Vendredi, 15h15, espace jeunesse Desjardins : rencontre d'auteur avec Gisèle Gallichan



Françoise David
DE COLÈRE ET D'ESPOIR

Vendredi : 19h-20h ; Samedi : 12h-13h ; 16h-17h30

Samedi, 15h, Scène des rdv littéraires : rencontre d'auteur avec Catherine Lachausse

C'est un livre essentiel. Un livre-référence. — Pierre Foglia, *La Presse*

www.ecosociete.org

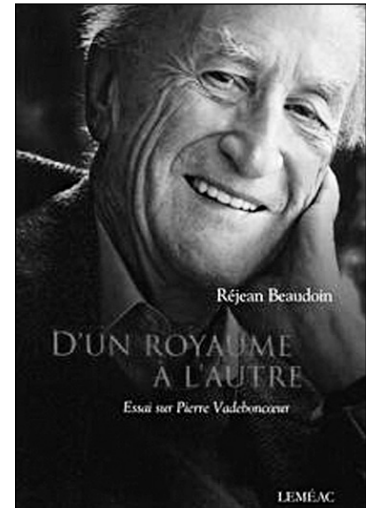
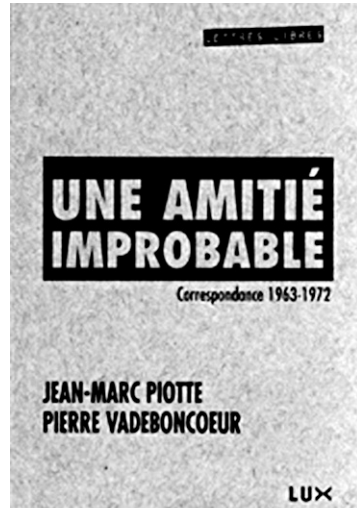
Le domaine de l'horreur

GILLES ARCHAMBAULT

On n'aura pas oublié ce fait divers dévoilé en 2008. Un Autrichien avait enfermé sa fille pendant vingt-quatre ans dans une cave sans communication avec l'extérieur. Profitant de cette réclusion imposée pour la dominer entièrement et la terroriser. Sept enfants sont nés de leurs rapports.

Partant de cette information, Régis Jauffret s'est rendu dans la petite ville autrichienne d'Amstetten et a mené une enquête auprès des policiers, des experts mêlés à l'affaire, de l'avocat de l'accusé, a visité les lieux où se sont déroulés les faits. À partir de son enquête, il a imaginé un roman qui mêle réalité et fiction.

Je n'aurais jamais songé à lire un roman s'inspirant d'une réalité aussi sordide si je n'avais pas été fasciné par son roman *Microfictions*, paru il y a cinq ans. Il m'a bien fallu faire montre d'entêtement pour aller au-delà des trente premières pages tellement était forte la sensation de céder à un voyeurisme malsain. Plus j'avancé dans ma lecture, plus j'étais envouté. Il y a dans ce *Claustria* l'évocation d'un monde qui dépasse la triste morbidité.



Tout en s'inspirant du réel, Jauffret s'en affranchit en nous faisant pénétrer dans le bunker où Fritzl donnait cours à sa folie. Il nous dépeint un univers de pure démente dans lequel invraisemblances et horreurs pullulent. Si le triste sire séquestre sa fille, c'est pour son bien, affirme-t-il. C'est le moyen qu'il a trouvé pour la soustraire à un monde pourri par la drogue et les mauvaises mœurs.

L'auteur aurait-il inventé la situation qu'on aurait crié à la surcharge. Comment croire que, pendant une si longue période, Annaliese, sa femme, ne

Tout en s'inspirant du réel, Régis Jauffret s'en affranchit en nous faisant pénétrer dans le bunker où Fritzl donnait cours à sa folie

se soit pas rendu compte qu'une vie se déroulait dans la cave et qu'elle ait ajouté foi aux fariboles que lui débitait son mari? Comment imaginer qu'Angelika ait pu accepter que son père la viole à répétition, qu'il l'oblige à mener une vie qui n'est qu'abjection? Fritzl est une pure ordure. Quand il revient d'un voyage

d'affaires ponctué de visites dans les bordels des villes qu'il visite et où sa présence n'est pas toujours tolérée à cause de sa conduite violente, il réaffirme son autorité, apporte de petits présents qu'il menace de retirer à la moindre contrariété. Du monde extérieur, les enfants du couple ne verront que la représentation que leur en donne la télévision. Il peut arriver que, pour de longues périodes, la nourriture vienne à manquer.

Angelika sera seule pendant ses accouchements, munie d'une paire de ciseaux et de coton absorbant. Dans ce simulacre de vie s'entremèleront des moments de révolte, de résignation, mais aussi de joie. Difficile à croire, ce petit monde à l'écart du monde fêtera Noël ou Pâques, mimant une liesse qu'il ne peut que caricaturer. Dans la cave infestée de rats, entourée de ses enfants, Angelika peut supplier son père de lui faire l'amour. Ce qui n'empêche pas ce dernier de l'humilier en la battant et en lui rappelant que sa taille n'a plus aucune finesse et qu'elle est devenue moche.

Pendant le procès, Fritzl n'avait cessé de prétendre qu'il n'avait voulu que le bonheur de sa fille. Il considérait qu'il avait deux familles, celle du haut et celle du bas. À ses locataires du rez-de-chaussée, il faisait croire que les cris qu'ils disaient provenir du sous-sol n'étaient que le produit de leur imagination. En prison, il a même songé à faire du bunker une attraction touristique. On apprend qu'en Autriche, on se montre d'une rare clémence à l'égard de l'inceste. Le procès de Fritzl n'a duré que trois jours et demi tellement on a craint que l'affaire ne ternisse la réputation du pays.

Malgré sa longueur et l'aspect répugnant de l'intrigue qu'il raconte, ce roman est purement fascinant. Cette crapule de Fritzl, obsédé qu'il est par l'argent et le pouvoir, apparaît comme le produit d'une société prête aux pires lâchetés pour qu'on ne dérange pas sa tranquillité. La cave des ignominies devient alors un microcosme.

Collaborateur du Devoir

CLAUSTRIA
Régis Jauffret
Éditions du Seuil
Paris, 2012, 536 pages

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR

VENEZ NOUS RENCONTRER AU SALON
INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC
AU STAND 329, DANS L'ESPACE PROLOGUE

ASSISTEZ À NOS RENCONTRES D'AUTEURS :

SIMONE LANDRY, AUTEURE DE L'OUVRAGE

« LE POUVOIR, C'EST PAS SORCIER.
IL SUFFIT D'EN AVOIR LES CLÉS »

LE MERCREDI 11 AVRIL À 17H À LA SCÈNE MÉDIAS

JACQUES LEMIEUX, AUTEUR DE L'OUVRAGE

« ENJEUX DES INDUSTRIES
CULTURELLES AU QUÉBEC »

LE JEUDI 12 AVRIL À 15H À LA SCÈNE JEUNESSE DESJARDINS

HÉLÈNE BELLEAU, AUTEURE DE L'OUVRAGE

« QUAND L'AMOUR ET L'ÉTAT
RENDENT AVEUGLE. LE MYTHE
DU MARIAGE AUTOMATIQUE »

LE JEUDI 12 AVRIL À 16H À LA SCÈNE JEUNESSE DESJARDINS



**Presses
de l'Université
du Québec**

PUQ.CA

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

L'intimidation sous la loupe de Maryse Pelletier

ANNE MICHAUD

Alors qu'elle visite une école du nord de Montréal, des élèves d'une classe de «cheminement particulier» interpellent l'auteure Maryse Pelletier et lui demandent pourquoi elle ne parle jamais d'eux dans ses livres. «Eux», ce sont les jeunes récemment immigrés au Québec, ou nés ici de parents qui venaient d'ailleurs, des jeunes confrontés à des problèmes qui vont bien au-delà de l'algèbre et de l'accord des participes passés!

Difficultés d'adaptation, choc des cultures, pauvreté liée au déracinement, incapacité des parents à les soutenir dans leurs études... À cela s'ajoutent, dans plusieurs cas, l'intimidation et le taxage imposés par les plus forts et les plus coriaces, ceux qui jouent le rôle des lions dans l'environnement sauvage que constitue trop souvent l'école.

C'est en pensant à eux que Maryse Pelletier a écrit *Un couteau sur la neige* (Soulières éditeur), le roman qui lui a récemment valu le prix Alvine-Bélisle 2012. Au cœur de ce roman, un drame terrible: le jeune Hachim a été poignardé en plein ventre et on craint qu'il ne survive pas à ses blessures. Comme témoins, et peut-être acteurs, du drame il y a Fran-

cis, qui était jusqu'à récemment le meilleur ami d'Hachim, et Jean-Phil, le leader d'un groupe d'élèves plus ou moins délinquants. Pendant qu'Hachim lutte pour sa vie à l'hôpital, Francis et Jean-Phil sont interrogés par les policiers chargés de l'enquête.

Qui a poignardé Hachim et pourquoi? Comment le couteau offert à Francis par sa mère et supposément perdu s'est-il retrouvé au cœur de cet événement? Quel rôle ont joué Jean-Phil et sa bande? Bien sûr, les parents des uns et des autres sont convoqués, à l'hôpital ou au poste de police, et on voit se dessiner des portraits d'adultes qui sont essentiellement préoccupés par leur divorce, leur travail, leur vie sociale ou leur intégration à la vie québécoise, et qui ont perdu de vue leur rôle de parents.

Ce roman qui s'adresse aux jeunes lecteurs devrait aussi être lu par leurs parents, qui s'y reconnaîtraient peut-être, ou peut-être pas et c'est justement là le problème...

Collaboratrice du Devoir

UN COUTEAU SUR LA NEIGE

Maryse Pelletier
Soulières éditeur
Saint-Lambert, 2011, 164 pages
(Dès 12 ans)

Lettres francophones

Robinson vu par Patrick Chamoiseau

Nouvelle variation sur le mythe de Robinson, *L'empreinte à Crusocé* de Patrick Chamoiseau présente un homme amnésique engagé dans l'aventure de se reconstruire malgré l'absence d'origine et l'absence d'autrui dans une île marquée simplement par une empreinte de pied laissée sur le sable.

LISE GAUVIN

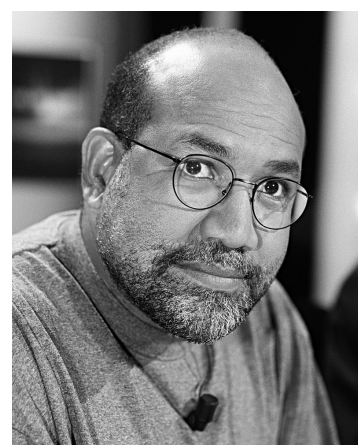
Entre Defoe et Tournier, cette réécriture rejoint une affirmation antérieure du roman-cinéma, à savoir qu'aujourd'hui, «toute littérature ne peut être qu'une littérature des littératures». Récit palimpseste donc celui-ci, signalé par un Robinson conscient du fait qu'écrire, c'est aussi «réécrire» et «désécrire».

Rencontré lors du récent Salon du livre de Paris, Chamoiseau n'hésite pas à affirmer que «l'archétype que représente Robinson, c'est-à-dire un processus d'individuation qui se retrouve forcé de recomposer le monde, recomposer un imaginaire, de reconstruire une intimité, est quelque chose qui s'adapte parfaitement à notre époque comme d'ailleurs il s'adaptait aux époques où les communautés archaïques, les communautés traditionnelles, les cultures et les civilisations maintenaient la dimension individuelle à un très bas degré d'intensité.» Et de poursuivre: «Je me rappelle que, lorsque j'ai lu Robinson, à treize ans, moi qui souffrais de beaucoup de contraintes, de beau-

coup d'oppositions et de beaucoup d'interdits, j'étais absolument fasciné par ce personnage qui pouvait tout faire. Il pouvait boire ce qu'il voulait, construire sa maison, dormir où il voulait, faire ce qu'il voulait, et cela m'avait marqué. Il me semble que l'homme contemporain, du fait de l'éclatement des corsets symboliques communautaires, se retrouve seul. Il doit construire lui-même son architecture de principes et de valeurs et il doit picorer, d'une certaine manière, dans une civilisation de civilisations et dans une culture faite de toutes les cultures du monde.»

Mystérieuse empreinte

Le récit se divise en trois parties, séparées par quelques pages de journal du capitaine. La première partie, intitulée «L'Idiot», décrit un Robinson conquérant, heureux de ce qu'il a accompli et se croyant, comme celui de Defoe, «fondateur de civilisation». Mais la découverte d'une mystérieuse empreinte fait basculer ce monde de certitudes et ouvre à une ample méditation sur le rapport à autrui. Pas de Vendredi cependant dans ce livre, mais un Dimanche qui accompagne la transformation du premier Robinson en un autre lui-même, «tombé en connaissance», appliqué à recopier les fragments des œuvres de Parménide et d'Héraclite rescapés d'une épreuve et éprouvant le sentiment de l'unité cosmique. Peu de sexualité dans ce récit, et aucune femme à l'horizon, à la différence du Robinson féminisé par Gi-



MARC LE CHELARD AFP

Patrick Chamoiseau

raudoux dans *Suzanne et le Pacifique*. À cela Chamoiseau répond que son personnage a une sexualité avec toute l'île et «qu'il n'y a pas de femme parce que ce n'est pas nécessaire» (affirmation ponctuée de rires). À la «petite personne» de la deuxième partie succède, dans la troisième, un Robinson «artiste», c'est-à-dire un être capable de maintenir une relation ouverte avec les choses et avec l'univers énigmatique.

À propos de la notion de civilisation, mise en cause dans ce récit, mais aussi par certaines déclarations récentes de politiques français, l'écrivain précise: «Je pense qu'on n'a plus besoin de la notion de civilisation. C'est une notion qui a été très présente pendant les conquêtes et les dominations. Le personnage de Defoe le montre bien. Il a le sentiment que, pour récupérer son humanité, il faut qu'il récupère toutes les reliques et tous les vestiges de la civilisation. [...] Aujourd'hui, nous sommes des individus embarqués dans une civilisation des civilisations, dans une culture des cultures, comme dans un grand supermarché. Ce sont des maelstroms, ou ce que

Glissant appelle le «chaos-monde», qui produit des stimulations, des accélérations, des lieux de beauté, des lieux de terreur, des lieux d'effondrement à partir desquels nous nous organisons.»

Une dette envers Glissant

Ce qu'il doit à Glissant, le romancier le résume en ces termes: «C'était un aristocrate de la littérature, quelqu'un qui sacralisait énormément la littérature. Il m'a appris cette sacralisation, c'est-à-dire à ne pas considérer l'écriture comme quelque chose d'anodin, mais plutôt tenter de lui conférer une très haute exigence. L'autre élément est qu'il m'a aussi poussé à une très grande sincérité dans cette recherche littéraire. Cela ne doit pas être simplement une construction intellectuelle, mais cela doit être quelque chose qui se construit de l'intérieur et qui vous construit. Un roman me sert à me construire d'abord avant de s'adresser au lecteur. Et si une œuvre ne vous permet pas de mieux vous tenir debout dans l'existence, c'est qu'elle n'est pas pertinente. J'ai appris tout cela de lui.»

Avec *L'empreinte à Crusocé*, Chamoiseau montre à quel point son œuvre obéit à cette rigueur interne. C'est ce que donne à voir avec justesse l'ouvrage que lui consacre Samia Kassab-Charfi, qui salue «l'émerveille de cette parole» sans cesse réinventée.

Collaboratrice du Devoir

L'EMPREINTE À ROBINSON

Patrick Chamoiseau
Gallimard
Paris, 2012, 256 pages

PATRICK CHAMOISEAU

Samia Kassab-Charfi
Gallimard/Institut français
Paris, 2012, 173 pages

Salon international du livre de Québec

Venez rencontrer nos auteurs et leurs livres au Stand 419 :

Geneviève Amyot-Jean Désy – *Que vous ai-je raconté?*
Normand de Bellefeuille – *Mon bruit*
Guy Cloutier – *Un lent soulèvement*
Corinne Larochelle – *Femme avec caméra*
Judy Quinn – *Les damnés inflationnistes*
Odile-Marie Tremblay – *Les dieux divisibles*



Et les nouveautés de la dernière année



Nouveautés

www.lenoroit.com



La remise du Prix
aura lieu à Québec
au Salon international du livre,
le vendredi 13 avril à 13 heures
sur la scène des
rendez-vous littéraires.

PRIX
littéraire
DES
COLLÉGIENS

FINALISTES PRIX LITTÉRAIRE
DES COLLÉGIENS 2012

Samuel Archibal
Arvida
Le Quartanier

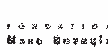
Jean-Simon DesRochers
Le Sablier des solitudes
Les Herbes rouges

Catherine Mavrikakis
Les Derniers Jours de Smokey Nelson
Héliotrope

Jocelyne Saucier
Il pleuvait des oiseaux
XYZ

Mélanie Vincelette
Polynie
Robert Laffont

www.prixlitterairedescollégiens.ca



À VOS
LIVRES.CA

Découvrez la littérature
franco-canadienne au STAND 740
du Salon international du livre du Québec

VENEZ RENCONTRER CES AUTEURS ET PLUSIEURS AUTRES

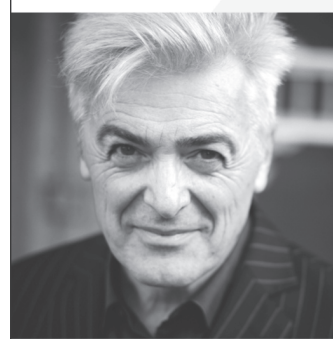
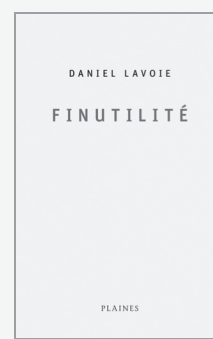


Photo: Valérie Paquette

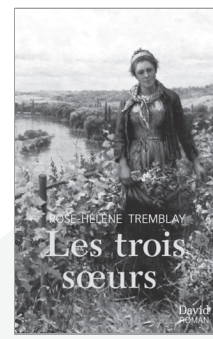


DANIEL LAVOIE

Finutilité

Éditions des Plaines

En entrevue sur
la scène Jeunesse Desjardins
mercredi le 11 avril à 15 h 15

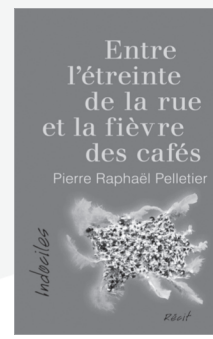


ROSE-HÉLÈNE TREMBLAY

Les trois sœurs

Éditions David

En entrevue sur
la scène Jeunesse Desjardins
jeudi le 12 avril à 16 h 15



PIERRE RAPHAËL PELLETIER

Entre l'étreinte de la rue
et la fièvre des cafés

Éditions David

En entrevue sur
la scène Médias
jeudi le 12 avril à 14 h

Secrétariat
aux affaires
intergouvernementales
canadiennes

Québec

Apprentissage Illimité / Bouton d'or Acadie / Centre FORA / Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques / Éditions David
Éditions de la nouvelle plume / Éditions des Plaines / Éditions du Blé / Éditions du Chardon bleu / Éditions du Gref / Éditions du Nordir
Éditions du Vermillon / Éditions Karo / Éditions La Grande Marée / Éditions L'Interligne / Éditions Perce-Neige / Éditions Prise de parole

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Un étrange récit posthume

SUZANNE GIGUÈRE

«Je pense que tu m'as toi-même longtemps cru un peu désaxé. Dès ton jeune âge, quand un ami te demandait l'occupation de ton père, tu prétendais, accablé d'une gêne insurmontable, être le fils d'un funambule ou encore d'un réparateur de guillotine. Ces esquives me faisaient sourire, mais je savais qu'elles cachaient un profond malaise. Inversement, ta sœur trouvait amusante mon excentricité et criait à qui voulait l'entendre qu'elle était la fille du professeur Tournesol.»

Écrites par le professeur Zukerman à son fils David, ces quelques lignes sont le préambule à un étrange récit posthume. La veille de sa mort, le professeur a déposé chez son notaire trente-quatre lettres à l'at-

La veille de sa mort, le professeur a déposé chez son notaire trente-quatre lettres à l'attention de son fils

tention de son fils dans lesquelles il décrit les progrès de ses travaux de recherche et relate les menaces de mort dont il a été l'objet.

Depuis des décennies, le chercheur tente de reproduire en laboratoire l'apparition de la vie sur Terre. Des événements surprenants et inquiétants viennent entraver ses expériences scientifiques. Tous les jours, devant le laboratoire, des créationnistes scandent bruyamment des slogans pro-vie. Un matin, le professeur trouve la porte du laboratoire fracassée et, épinglé au mur, un bout de papier avec des versets de l'Ancien Testament et des menaces de mort. Qui sont donc ces intégristes? «Qu'est-ce qui les aveuglait au point de refuser toute démonstration scientifique contraire à leurs croyances?»

Au laboratoire, le climat est de plus en plus tendu et le professeur Zukerman sent sa mort

approcher. L'inspecteur Trébuchet entre en scène, le récit se soulève, à chaque page une nouvelle interrogation, un nouveau sentiment d'inquiétude avec la découverte d'un cadavre brûlé dans le laboratoire et une infection mystérieuse dont est victime le professeur. Le pouls du lecteur passe d'allegro à prestissimo jusqu'à l'identification surprenante du coupable.

Grâce à un style vraiment limpide et extrêmement précis et à un travail de vulgarisation scientifique (le protocole expérimental, la théorie de l'évolution expliqués au fils, l'allusion à Stanley L. Miller, biologiste américain rendu célèbre par ses travaux expérimentaux sur les origines de la vie et la recreation en laboratoire des conditions de la «soupe originelle»), la complexité du sujet n'est

en aucun moment pesante. Ça fait beaucoup d'informations à retenir, mais à la rigueur de la science, le romancier oppose l'aléatoire et l'imprévu. Aussi bien dire le ludique.

Au terme de la lecture, intuitivement, nous sentons que les mots de l'auteur disent quelque chose de singulier sur notre époque ou sur nous-mêmes. Qu'ils nous offrent l'occasion de nous poser la question: qu'est-ce que l'homme?

Lauréat du Prix des écrivains francophones d'Amérique 2011 pour *La noyade du marchand de parapluies* (Hurtubise, 2010), Malka continue à sortir des sentiers battus littéraires québécois avec ce thriller scientifique intellectuellement très stimulant.

Collaboratrice du Devoir

LE TESTAMENT DU PROFESSEUR ZUKERMAN
Francis Malka
Éditions Hurtubise,
coll. «Amérique»
Montréal, 2012, 210 pages

Ours, chat et fourchette: le trio improbable

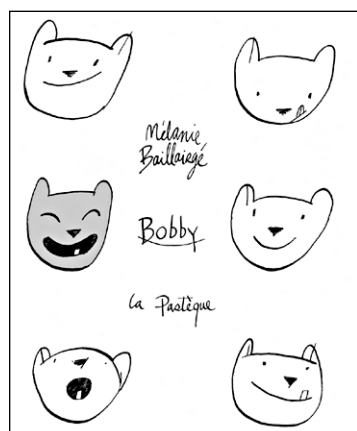
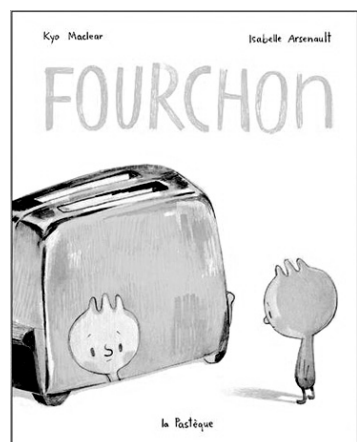
FABIEN DEGLISE

C'est pas nous, c'est un enfant qui le dit: «Celle-là, c'est la meilleure bande dessinée!» Et pourquoi? «Parce qu'elle est bien dessinée!»

La logique est implacable. Elle confirme aussi qu'en reposant sur papier *La Mer*, de Marianne Dubuc, dans la nouvelle mouture de sa collection Pamplemousse faite de livres et de bédés pour la jeunesse, La Pastèque vient de viser juste, à en croire un représentant du public visé qui, avec une candeur de circonstance, a été séduit par ce récit surréaliste mettant en scène un chat de maison et un poisson rouge de bocal.

On se doute de la suite: l'un va vouloir manger l'autre, qui va prendre la poudre d'escampette et entraîner le félin dans des univers où le décalage et l'incroyable se construisent au crayon, aux dégradés, aux contrastes, à la finesse... Et forcément, cela fait rire les enfants.

Le même résultat se produit d'ailleurs avec *Bobby* (La Pastèque), création de l'illustratrice Mélanie Baillargé, qui fait son entrée dans cette collection que les lecteurs en devenir — tout comme les parents qui vont avec eux — apprécient. Ici, pas de «miaow» mais des «aaarrgh» produits par un ourson qui se dévoile page après page pour mieux exposer les choses fondamentales de la condition humaine — la place du nez, du nombril et celle du ventilateur au-dessus du lit. Le trait est simple, pour une efficacité redoutable.



Moins «bébé-la-la», comme dirait l'autre: *Fourchon* (La Pastèque), de Kyo Maclear, au texte, et d'Isabelle Aronault, à l'illustration, propose une incursion ludique dans l'univers et les questionnements identitaires d'un ustensile à part, né d'une maman cuillère et d'un papa fourchette. Pas clair, clair, quoi.

Ni l'un ni l'autre, dans un milieu où le conformisme est

de mise, l'objet se demande bien d'où il vient et surtout où il va, livrant du coup aux enfants, avec une grande subtilité, une réflexion qui, en plus d'être esthétiquement savoureuse, trouve toute sa pertinence dans le ici-maintenant, y compris les ici-maintenants qui précèdent l'heure du coucher.

Le Devoir

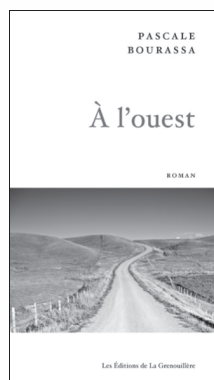
La Grenouillère au Salon international du livre de Québec



France Boisvert
Un vernis de culture

nouvelles • Coll. «Migrations»
222 pages • 19,95 \$

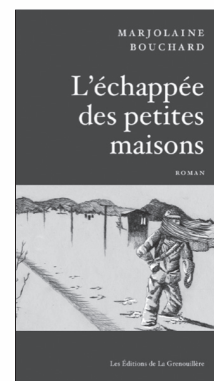
En Amérique, on mène une vie effervescente. Mais quand le masque tombe, une nouvelle réalité surgit. Est-ce la vraie pour autant?



Pascale Bourassa
À l'ouest

roman • Coll. «Migrations»
240 pages • 20,95 \$

Joana retourne en Alberta avec son nouveau conjoint. Tout au long de la route, elle fait d'étranges rêves... Un road-book fantastique!

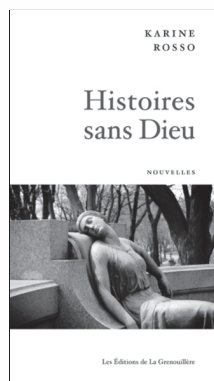


Marjolaine Bouchard
L'échappée des petites maisons

roman • 170 pages • 18,95 \$

«Tout y est! L'imagination, la manière de transformer la réalité et de l'habiter. La cruauté aussi.»

Yvon Paré, Progrès-Dimanche



Karine Rosso
Histoires sans Dieu

nouvelles • Coll. «Migrations»
122 pages • 18,95 \$

Migrants ou déracinés, ces personnages sont tous reliés les uns aux autres par un humanisme qui les porte et les transcende.



Jean-Marc Ouellet
L'homme des jours oubliés

roman • 300 pages • 20,95 \$

Étienne affronte un monde insolite, hermétique et trompeur: notre univers.



Caroline Moreno
Château de banlieue

roman • 178 pages • 18,95 \$

Cinq personnes découvrent un univers de luxe, mènent la vie de château et réalisent leurs rêves les plus fous jusqu'au jour où...

SÉANCES DE DÉDICACES

Karine Rosso: le samedi 14 avril, de 11 h à 12 h et de 15 h à 16 h

Jean-Marc Ouellet: le vendredi 13 avril, de 19 h à 20 h et le dimanche 15 avril, de 14 h à 15 h

France Boisvert: le samedi 14 avril, de 13 h à 14 h et le dimanche 15 avril, de 13 h à 14 h



Les Éditions de La Grenouillère
Louis-Philippe Hébert, éditeur • France Boisvert, dir. littéraire
C.P. 67, Saint-Sauveur, QC J0R 1R0
www.lagrenouillere.info

Stand 418



EN BREF

Marcel Labine chez Gabrielle Roy

C'est Marcel Labine, poète et romancier, qui occupera cet été la résidence d'écriture sise dans l'ancienne maison de Gabrielle Roy, à Petite-Rivière-Saint-François. L'auteur entend y réfléchir à l'usage que le passage du temps fait subir à la littérature en général et à la poésie en particulier. — *Le Devoir*



www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: 514.597.1666

Antoine Ouellette

Musique autiste

Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger

essai / témoignage

Préface du Dr. Laurent Mottron



Antoine Ouellette

Musique autiste

Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger
essai / témoignage, 313 p., 25 \$

MICHEL VAÏS

nu,
simplement

nudité,
nudisme
et naturisme



Michel Vaïs

Nu, simplement

nudité, nudisme
et naturisme
essai, 173 p., 25 \$

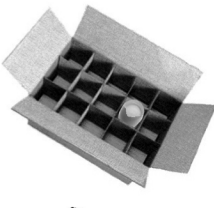
SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
SÉANCES DE DÉDICACES STAND #419

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

Intimité

et autres objets fragiles

nouvelles



Marie-Ève Sévigny

Intimité

et autres objets fragiles
nouvelles, 99 p., 18 \$

Céline De Guise
Michel Côté

Depuis, tout a grandi

Abécédaire



Céline De Guise
Michel Côté

Depuis, tout a grandi

récit épistolaire, 77 p., 17 \$

Séances de
signatures
Venez rencontrer nos auteurs au
SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

qui se tiendra du 11 au 15 avril 2012
au Centre des congrès de Québec.

Diane GOUSSE

COMMUNICATION ÉCRITE
DU STYLE À LA PHRASE

Le jeudi 12 avril et le
vendredi 13 avril
de 15 h à 18 h



Richard MIGNAULT

VIVRE À L'ANNÉE À BORD
D'UN VOILIER SUR LE
FLEUVE SAINT-LAURENT

Le vendredi 13 avril
de 19 h à 21 h
Le samedi 14 avril
de 13 h à 16 h et de 19 h à 21 h
Le dimanche 15 avril de 11 h à 14 h



Diane GRAVEL

INITIATION FONDAMENTALE
À L'ALPHABÉTISATION POUR
ADULTES ALLOPHONES

Le vendredi 13 avril
de 15 h à 18 h



Lisette OUELLET

POUR FACILITER
L'APPRENTISSAGE DE
L'ÉCRITURE

Le vendredi 13 avril
de 13 h à 15 h



Luce FONTAINE

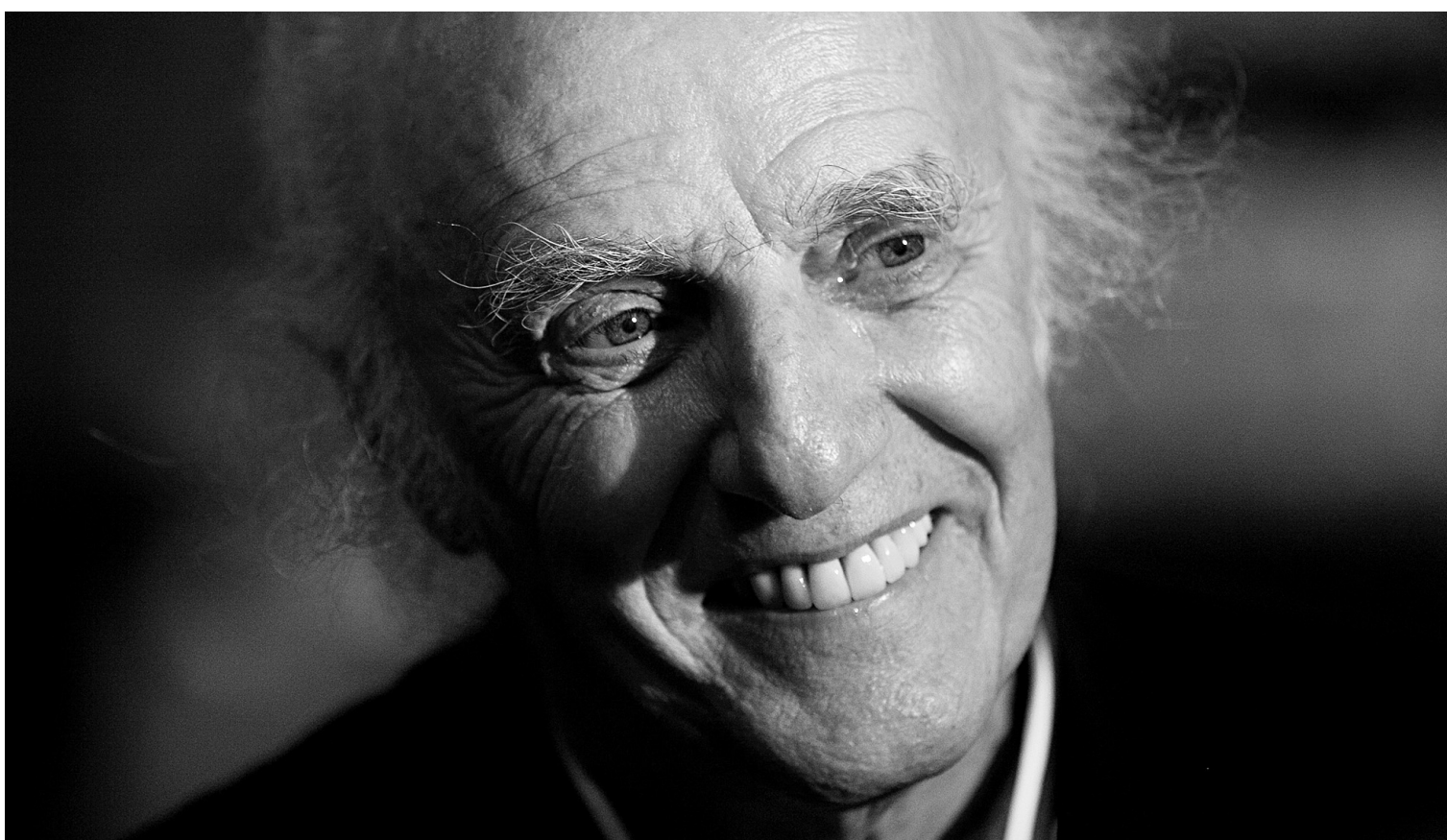
AU GALOP MÉLO!

Le samedi 14 avril
de 11 h à 13 h et de 17 h à 19 h
Le dimanche 15 avril de 11 h à 14 h



Le groupe Guérin

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

La foi de Vigneault s'inspire, aujourd'hui, de l'œuvre de Teilhard de Chardin, du génie de Pascal et de quelques considérations scientifiques, mais elle demeure plus poétiquement ressentie que théologiquement pensée.

Foi de Vigneault

Gilles Vigneault, le barde de Natashquan, notre grand chanteur national, est aussi un grand croyant. Dans *Vigneault. Un pays intérieur*, un chaleureux recueil d'entretiens avec le journaliste Pierre Maisonneuve, il évoque, à bâtons rompus, sa foi en Dieu, sa conception de la prière et le parcours qui l'a mené à faire «le pari de croire» et à composer une grand-messe en 2008.

LOUIS CORNELIER

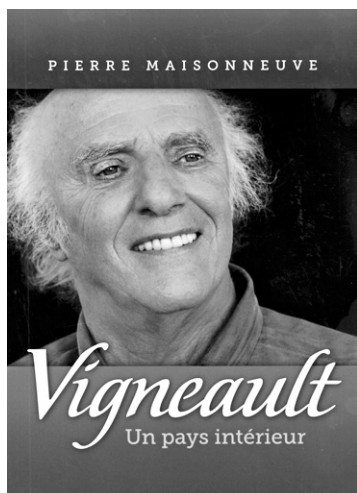
«**I**l s'agit d'une quête qui suppose de devenir celui de plus que moi que je m'efforce d'être», déclare Vigneault dans une belle formule, pour résumer son rapport à la transcendance. «Je sens ma conscience, un peu comme s'il y avait en moi une personne qui a deux mots à dire... et qui les dit de temps en temps», ajoute-t-il. Vigneault, qui s'inspire ici de Musset, de Vigny et de Verlaine, parle d'une «foi de poète», très près, précise-t-il, d'une «foi de charbonnier». Encore aujourd'hui, avant de monter sur les planches, nous apprend-il, l'artiste récite le célèbre R.I.P. — «Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix, par la miséricorde de Dieu. Ainsi soit-il.» — en pensant à ses amis musiciens disparus, c'est-à-dire ses ex-pianistes Gaston Rochon, Robert Bibeau et Bruno Fecteau, ainsi que les Lelièvre et Léveillée.

Cette foi catholique lui vient évidemment de ses parents et de son enfance à Natashquan. Né dans un univers où la foi était «une sorte de réconfort dans l'inconfort constant qu'était la vie de mes parents», Vigneault, qui avoue avoir eu «énormément peur du diable» dans son enfance, apprend à prier à cinq ans pour demander à Dieu de trouver un emploi à son père. Il s'inscrit ainsi dans une tradition, une démarche essentielle pour nourrir la fidélité aux ancêtres, un thème cher au poète.

Son expérience de séminariste le conforte dans sa foi. Ses études, d'abord, sont payées par monseigneur Napoléon-Alexandre Labrie, alors évêque du diocèse du Golfe Saint-Laurent. Or, pour ne pas «faire honte à l'Église», Vigneault ne veut pas devenir prêtre. Il s'en confesse à M^{re} Labrie, qui accueille l'aveu avec ouverture et générosité. «Fais quelque chose de ta vie!», se contente-t-il d'imposer au jeune homme comme mission. «Monseigneur Labrie, se souvient Vigneault avec gratitude, était un homme fin, avec une belle sensibilité artistique.»

À partir de 1942, au collège classique de Rimouski, Vigneault vivra pendant huit ans «en serre chaude, dans un univers ultrareligieux», comme le souligne Pierre Maisonneuve. L'expérience aurait pu être lourde, mais elle sera plutôt exaltante, à cause de l'art, religieux ou non. Le jeune homme adore chanter des hymnes en latin et se nourrit des fables de La Fontaine et des poèmes de Baudelaire, «que nous nous échangeons sous le manteau parce qu'ils étaient à l'Index». Un prêtre joue même le rôle de passeur de ces textes sulfureux.

Confinés au collège pendant 10 mois par année, les séminaristes ont au moins droit «à 4 pièces de théâtre, à 4 concerts classiques et à 4 films». Les concerts présentés, de plus, ne sont pas piqués des vers puisqu'ils mettent en vedette des musiciens aussi prestigieux que



Raoul Jobin, Pablo Casals, Jascha Heifetz et Andrés Segovia, en direct, à Rimouski, dans les années 1940! Vigneault, qui ne vit déjà que pour l'art, n'en a jamais assez. À sa première année d'université, à Québec, il verra, dit-il, 367 films! La Grande Noireceur, ce n'est pas pour lui. Même s'il parle de tout cela, aujourd'hui, avec émotion et reconnaissance, le poète sait bien que ce système avait ses ratés. «Il ne faut pas oublier que sur le plan démocratique, dit-il, le système était pourri! Nous étions 5000 dans toute la province à voir accès à tout cela.» Les professeurs, de plus, étaient sous-payés et parfois brimés par leurs supérieurs. Vigneault, par exemple, évoque le cas d'un docteur en lettres de la Sorbonne condamné à enseigner la chimie, «sous prétexte de lui apprendre l'humilité». «De nombreuses vies ont été sacrifiées et bradées au comptoir de l'obéissance», se désole le chanteur, qui conserve néanmoins un souvenir globalement positif de cet univers dans lequel la culture nourrissait un désir de transcendance horizontale (la fraternité

avec les ancêtres) et verticale (la quête de Dieu).

La foi de Vigneault est plus intuitive que savante. Elle s'inspire, aujourd'hui, de l'œuvre de Teilhard de Chardin, du génie de Pascal — «il y a absence de silence pour oublier qu'on va mourir», redit le poète — et de quelques considérations scientifiques — Vigneault est un fervent d'astronomie —, mais elle demeure plus poétiquement ressentie que théologiquement pensée. Elle n'exclut d'ailleurs pas quelques croyances abracadabrantes, comme la télépathie et les expériences concrètes de «contacts avec l'au-delà».

Sympathiques, ces entretiens ne sont toutefois pas sans défauts. Vigneault a souvent tendance à répondre à côté de la question et Maisonneuve n'est pas toujours habile à le relancer. La cohérence de l'échange en souffre un peu, par moments. De plus, plusieurs noms sont mal orthographiés (Nicole Brossard devient «Brassard», Michèle Lalonde devient «Michelle», Jascha Heifetz perd le «c» de son prénom) et le verbe «renforcer» est déformé en «renforcir».

Le témoignage d'ensemble du poète contient néanmoins une magnifique leçon sur les conditions de la «vie bonne». L'homme, nous dit Vigneault, pour être heureux et surtout digne de sa condition, a besoin de cultiver son pays intérieur en s'abreuvant à la fois à ce qui le précède et à ce qui le dépasse.

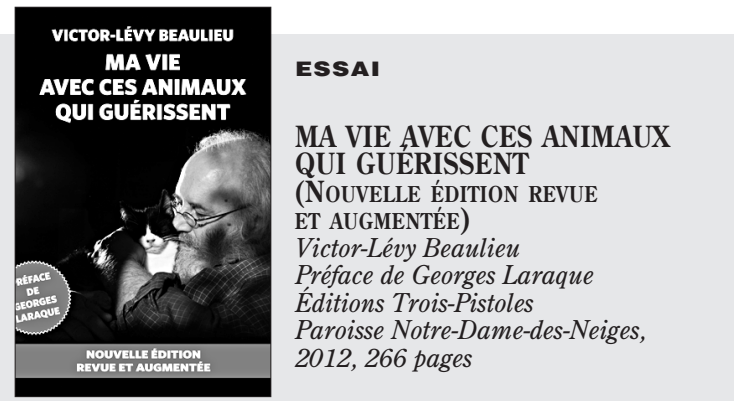
louisco@sympatico.ca

VIGNEAULT
UN PAYS INTÉRIEUR
Pierre Maisonneuve
Novalis
Montréal, 2012,
144 pages

LA VITRINE



Père de l'historien Emmanuel Todd, Olivier Todd est connu comme journaliste (*Le Nouvel Observateur*, *L'Express*), comme romancier (*L'année du crabe*, *Corrigez-moi si je me trompe*, *J'ai vécu en ces temps*) et bien sûr comme biographe (Jacques Brel, Albert Camus, André Malraux). En 1943, année où se déroule son dernier livre, un roman cette fois, Olivier Todd avait 13 ans. Todd raconte une histoire d'amour qui dure une semaine entre un officier de la Wehrmacht et une juive allemande, Hanna, communiste, agent de la Résistance, qui se cache sous l'identité d'une Alsacienne. Une histoire vibrante, pleine de contradictions et d'ambiguïtés. Hanna soutire des renseignements à son amant, un passionné de la littérature française, et décide de le quitter avant que son amour ne prenne le dessus. Episode palpitant d'un roman dont l'essentiel et la partie la plus longue est un récit documentaire des deux dernières années de la présence allemande à Paris. Les militaires que le roman met en scène aiment la culture française. Ils établissent des rapports et des liens avec des Français qui les écoutent, les invitent chez eux sans être pris dans les filets de la collaboration. Olivier Todd évoque une atmosphère sans violence apparente où les relations se nouent entre personnes et non entre méchants occupants et bons résistants. Cependant, Rainer, l'officier amoureux et cultivé, fait mention de ses deux années en Russie, où il n'hésitait pas à tuer à bout portant des prisonniers de guerre. Dans cette histoire, l'un des militaires allemands décide de désertir. Il est vite arrêté et exécuté par ses chefs, avec la brutalité que l'on devine bien. Ses amis français sont arrêtés aussi, mais c'est, heureusement pour eux, la libération de Paris. Nous sommes en août 1944. À travers ces pages, notons que des personnages fictifs croisent des personnages bien réels, tels que Pablo Picasso, Jean-Paul Sartre et Robert Desnos. — *Naim Kattan*



L'écrivain et éditeur Victor-Lévy Beaulieu aime les animaux, qui le lui rendent bien. Il les aime tellement qu'il leur a consacré un livre-hommage, un livre-analyse. Il les aime tant encore et toujours qu'il publie une nouvelle édition revue et augmentée de *Ma vie avec ces animaux qui guérissent*. En l'occurrence, les grandes et petites bêtes l'ont notamment sauvé, dit-il, d'une excessive consommation d'alcool. Pourquoi caresser du gin quand on peut flatter son chat? «Il faut que je dise que mes parents n'aimaient pas les animaux», écrit d'entrée de jeu le barbu du Bas-du-Fleuve, qui a lui-même entretenu une ménagerie durant la majeure partie de sa vie et qui continue de le faire avec grand plaisir: moutons, canards, chiens, chats et autres bêtes l'entourent au quotidien. Quel fut donc son désarroi lorsque sa famille décida de s'établir à Montréal, vendant à l'encan sa tralée d'animaux. «Jamais je ne revivrai un jour aussi triste que celui-là. Ces bêtes qui s'en allaient les unes après les autres, je savais tout d'elles, je les avais nourries, soignées quand elles étaient malades, usé de patience pour corriger leurs défauts; la vache qui ruait quand on la trayait ne le faisait plus; le cheval qui s'essayait à vous mordre en avait perdu l'envie, même la grosse truie avait appris que ses cochonnets n'avaient rien à craindre quand je m'amusaiss avec eux», écrit-il. Pour cette nouvelle édition, le hockeyeur-batteur végétarien Georges Laraque signe la préface. Ce livre plutôt inclassable, illustré par de nombreuses photographies, a connu jusqu'ici un vrai succès. — *Le Devoir*

nuit blanche
LE MAGAZINE DU LIVRE

GASTON MIRON
SÁNDOR MÁRAI
CHARLES TAYLOR
ATIQ RAHIMI
ANNIE CLOUTIER
LA SMCQ
STEVE JOBS
DIDIER LECLAIR
RENÉ LAPORTE

2012 30 ans

N° 126 AVRIL, MAI, JUIN 2012 8,95 \$

Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

Économisez jusqu'à **35%** du prix en kiosque
Quatre numéros par année

Offrez-vous
Je m'abonne pour 1 an : 34 \$ 2 ans : 56 \$ 3 ans : 79 \$ taxes incl.

Offrez-lui
Abonnement-cadeau 1 an : 34 \$ 2 ans : 56 \$ 3 ans : 79 \$ taxes incl.
Cadeau offert par

CORDONNÉES DE L'ABONNÉ(E)
Nom Prénom
Adresse
Ville Province
Code postal Tél.
Courriel

Chèque à l'ordre de Nuit blanche VISA MasterCard
N° de la carte
Date d'expiration

Postez ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403
Québec (Québec) G1R 1R7
ou 418 692-1354 ou abonnement@nuitblanche.com

2012 30 ans

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

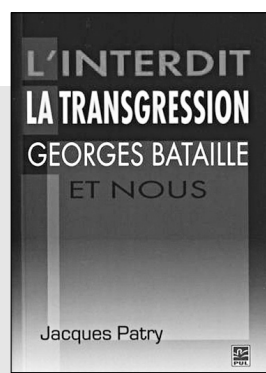
LA VITRINE



BEAUX-ARTS

LA GASPÉSIE DE MÉTIS À MIGUASHA
Carnet du littoral
Jacques Martineau
Éditions du Septentrion
Québec, 2012, 87 pages

C'est une Gaspésie à plusieurs visages que trace à coups de crayon Jacques Martineau dans ce nouveau *Carnet du littoral*, qui fait suite à *Carnet de Québec*. Une Gaspésie belle, mais aussi sauvage, indomptable, que rappellent bien les anses, les caps de roche, les forêts denses et les grèves de galet griffonnées à petits traits. On y découvre d'abord la côte, Gaspésie naissante et coulante à hauteur de Métis, de plus en plus abrupte, dressant peu à peu ses falaises entêtées contre vents et marées jusqu'à Forillon. Puis la péninsule rebelle s'assagit au fil des anses qui mènent à la baie des Chaleurs, bien nommée, offrant lagunes, plages et havres qui riment avec vacances et *farniente*. Une Gaspésie aux 100 visages, qui hume l'air salin mais aussi l'humus des natures sauvages.
— Isabelle Paré



PHILOSOPHIE

L'INTERDIT, LA TRANSGRESSION, GEORGES BATAILLE ET NOUS
Jacques Patry
PUL
Québec, 2012, 98 pages

L'année 2012 marque le 50^e anniversaire de la mort de l'écrivain et philosophe français Georges Bataille. Dans ce bref essai, le philosophe et avocat Jacques Patry rend hommage au sulfureux penseur en montrant que ses thèses n'ont rien perdu de leur actualité. «*Sans interdit, la société s'effondre, mais sans transgression, l'humain est incapable de dire oui à l'existence*», résume Patry. L'homme, pour s'humaniser, pour se distinguer de l'animal, cherche à contenir le monde des passions, en se définissant par le travail et par la conscience rationnelle et en élaborant des règles qui fixent des interdits. Ce faisant, toutefois, il néglige «*la part maudite*» qui ne cesse de bouillonner dans son être, s'exposant ainsi au malheur d'être coupé de lui-même. L'homme est-il condamné à choisir «*entre la pensée raisonnable et la réaction déraisonnable*»? Bataille, explique Patry, permet de réconcilier les deux en proposant le «*vivre rationnel*», dont l'érotisme est l'expression suprême. «*L'érotisme*», écrit Patry, «*est le désir et l'angoisse de la transgression, mais d'une transgression qui sait et reconnaît l'interdit. C'est l'interdit complété par la transgression; la transgression porteuse d'une liberté, d'une émancipation, en repoussant les limites de la raison*», sans les détruire. L'humain intégral serait donc celui qui accepte les interdits et qui maîtrise l'art de les transgresser sans les nier.
— Louis Cornellier



GUIDE

COMMENT AMÉLIORER MON MÉDECIN? LE PATIENT EFFICACE
Bruno Fortin et Dr Serge Goulet
Fides
Montréal, 2012, 248 pages

Nos médecins ne sont pas toujours à la hauteur et nous déçoivent souvent. Mais sommes-nous, comme patients, si parfaits que cela? Avec *Comment améliorer mon médecin? Le patient efficace*, le médecin de famille Serge Goulet, médecin de famille depuis plus de 30 ans, et le psychologue Bruno Fortin, lui aussi un professionnel de la santé depuis trois décennies, proposent un petit guide pratique visant à optimiser nos rendez-vous médicaux et à développer une bonne attitude dans nos rapports avec les professionnels de la santé, ainsi qu'une prise en charge adulte de notre état de santé. Un peu redondant, ce petit livre n'en reste pas moins un agréable outil de responsabilisation en proposant des moyens de préparer des consultations.
— Louis Cornellier



JEUNESSE

NEZ-ROND
Denise Gaouette
Illustrations: Émilie Provost
ERPI

Dans la catégorie des livres éducatifs qui n'en ont pas trop l'air, la collection «*MINI Rat de bibliothèque*» des éditions du Renouveau pédagogique, destinée aux enfants de quatre à six ans, s'en tire très bien merci. Quatre nouveaux titres viennent de paraître, sous la direction de Denise Gaouette, qui signe l'un d'entre eux: *Un écureuil coquin*, *Dehors*, *Figaro*, *Nez-Rond* et *Mille et un rêves*. Trois fois sur quatre, les illustrations se démarquent par une certaine originalité, explorant différents styles. Les histoires ne pâtissent pas trop de leur intention éducative: parfois, leur simplicité et leur brièveté deviennent carrément un atout. Certains textes (*Nez-Rond*, *Dehors*, *Figaro*, *Mille et un rêves*) réservent même une chute inattendue. À la fin de chaque livre, on propose quelques activités de lecture et un mini-projet à réaliser. Sur le rabat, un lexique imagé tiré du récit permet à l'enfant de reconnaître ses premiers noms, ses premiers verbes, au fil ou en marge de l'histoire racontée. *Nez-Rond* est le chien-saucisse de Hugo. Il boude parce que son petit maître ne veut pas jouer avec lui... jusqu'à ce qu'il découvre dans sa niche ce qui a retenu Hugo tout ce temps.
— Frédérique Doyon

Si la montagne pouvait parler

CAROLINE MONTPETIT

«*Je suis une montagne de choses à dire.*» Ces mots, en exergue d'*Onon:ta*, une histoire naturelle du mont Royal, rendent l'essence de ce livre de Pierre Monette.

Onon:ta, c'est une promenade à travers une histoire du mont Royal qui remonte bien au-delà de l'arrivée de Jacques Cartier. C'est une invitation à longer la route des anciens ruisseaux qui traversaient l'île, à emprunter les sentiers que les Amérindiens y avaient tracés avant le passage des Européens. C'est une occasion de découvrir la faune et la flore d'un parc. Et une raison de chérir le parc Summit, seul endroit du mont Royal qui ait préservé sa forêt d'origine, vaste chênaie comme on en trouvait autrefois partout le long du Saint-Laurent, comme l'a raconté Cartier dans le détail de son voyage de Québec à Montréal.

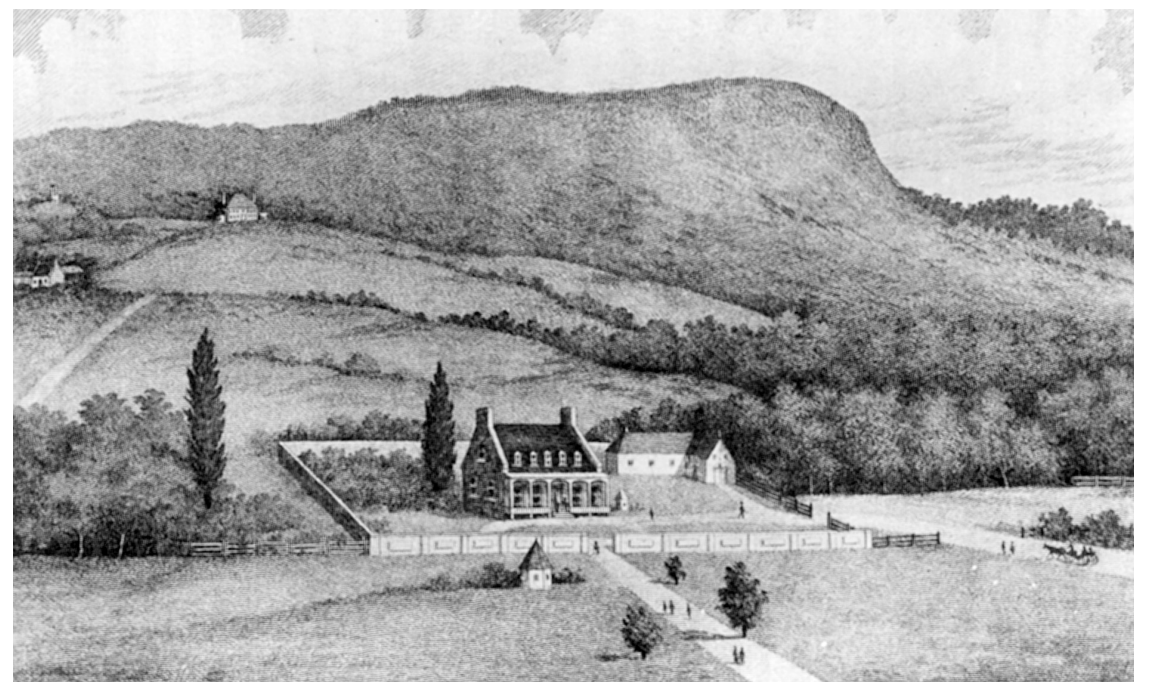
Parlons-en quand même, de Cartier, dont l'arrivée à Montréal a été sujette à diverses interprétations. C'est vraisemblablement au bord du ruisseau Migeon, là où se trouve l'actuelle rue Nicolet, que l'explorateur est débarqué pour la première fois, au mois d'octobre 1535, avant d'être accueilli, selon son récit, par un millier d'hommes, de femmes et d'enfants autochtones.

C'est de là qu'il se serait dirigé vers le village d'Hochelega, sur le site qu'on appelle désormais le site Dawson. Ce site se trouve sur les terres anciennement occupées par le domaine Burnside, de James McGill. Le nom du domaine lui vient d'ailleurs du ruisseau Burn, qui suivait l'actuelle rue Université. «*Burn*» veut dire «*ruisseau*» dans la culture écossaise de James McGill.

Monette croit que c'est le dépit causé par le fait que ce site se trouve en territoire anglophone qui a entraîné divers chercheurs, dont l'architecte Beaugrand Champagne, à suggérer que Cartier aurait plutôt débarqué au bord de la rivière des Prairies, du côté nord de l'île, hypothèse qui ne s'est jamais vérifiée.

À ceux qui jalourent les anglophones de Montréal pour avoir fondé la première université dans la métropole, l'Université McGill, suivant le testament de James McGill, Monette rappelle aussi qu'un autre grand bourgeois de Montréal, Simon Sanguinet, francophone celui-là, avait exprimé le souhait, quelques années plus tôt, qu'une première université soit fondée à Montréal avec sa fortune. Sa volonté a cependant été détournée après sa mort par sa famille.

Enfant, Pierre Monette habitait Saint-Henri, avec une vue sur la montagne. Son père, qui tra-



Burnside, la résidence de James McGill, d'après une gravure de John H. McNaughton datant de 1842.

vailait pour la voirie de la Ville de Westmount, l'emmenait souvent, en balade, au parc Summit.

Gravir l'histoire

Professeur de littérature, féru d'histoire, Monette a mis vingt ans à écrire ce livre. «*J'ai une relation symbiotique avec la montagne. Je pense qu'on est son paysage*», dit-il en entrevue.

Pourtant, lorsqu'il entreprend cette recherche, il découvre que bien peu de choses ont été écrites sur la montagne. «*En fait, on ne sait même pas le nom que les Amérindiens lui donnaient, avant l'arrivée de Cartier*», dit-il. Lui-même s'est contenté de l'appeler *Onon:ta*, soit montagne, dans la langue parlée par les Ochehagas, qui se rapprochait vraisemblablement de la langue mohawk.

«*Mais elle avait sûrement un nom propre*», dit-il. Vingt ans de travail ont permis de dégager un peu plus de connaissances sur le mont Royal qui nous héberge. Des descendants des habitants de Westmount ont raconté qu'autrefois, on pouvait voir des pictogrammes amérindiens sur les arbres des terrains qui constituent aujourd'hui le parc Westmount. Au XIX^e siècle, il suffisait d'enfoncer une pelle dans la terre de Montréal pour en dégager des pointes de flèche et des tessons de poterie. Mais depuis, la terre de Montréal a été tournée et retournée, et il reste bien peu de ces vestiges. Il arrive pourtant, comme en 1996, qu'on trouve des ossements et des artefacts de la période du Sylvicole supérieur (de 1000 à 400 ans) dans la cave d'une maison de Rosemont...

Et il n'y a pas que les artefacts amérindiens qui ont disparu du mont Royal. La tourte voyageuse, cette espèce d'oiseau qui était autrefois l'une

des plus peuplées au monde, a elle aussi entièrement disparu sous l'action des chasseurs.

«*La dernière s'est éteinte en 1914, au zoo de Cincinnati*», dit Pierre Monette. *On peut encore en voir une, empaillée, au musée Redpath.*»

Avec elles nous ont aussi quittés les tortues à oreilles rouges, les crapauds d'Amérique et les grenouilles des bois. Cependant, le parc du Mont-Royal peut se targuer aujourd'hui d'être le seul endroit du Québec où l'on peut trouver le phasme, qu'on appelle aussi le «*bâtonnet ordinaire*», insecte qui se plaît en compagnie des chênes et qui n'aime vivre ni au nord ni au sud de Montréal.

Monette a choisi d'aborder la montagne à la façon amérindienne, en donnant préséance à l'espace sur le temps, et en abordant le passé comme une «*forêt de temps*» où «*chaque arbre représente un événement particulier*».

Il la parcourt aussi à pied, imaginant l'eau qui y ruisselait jadis, comme la rivière Saint-Pierre où son père s'est baigné, enfant, ou l'étang du lac à la Loure, qui s'étendait jusqu'aux rapides de Lachine avant de s'assécher chaque été.

Il emprunte aussi les sentiers autrefois tracés par les Amérindiens, dans la côte du Beaver Hall, sur la rue de La Gauchetière ou le long de la Côte Sainte-Catherine ou de la Côte-des-Neiges.

Quelle est riche, cette montagne soudain redécouverte de son histoire. Quelle est vieille aussi: 125 millions d'années, dit Pierre Monette, qui explique que les volcans qui ont formé les Montérégiennes n'ont jamais fait éruption mais se sont contentés de renfler la terre.

«*Je suis une montagne de choses à dire*», dirait la montagne sans doute, si elle le pouvait, à qui veut l'entendre. Il était temps qu'un Pierre Monette, avec amour et érudition, lui donne enfin la parole.

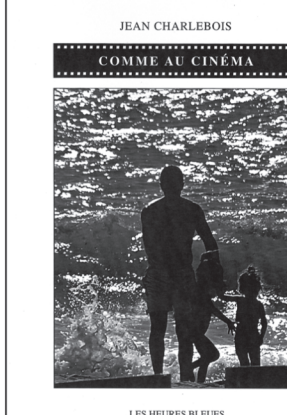
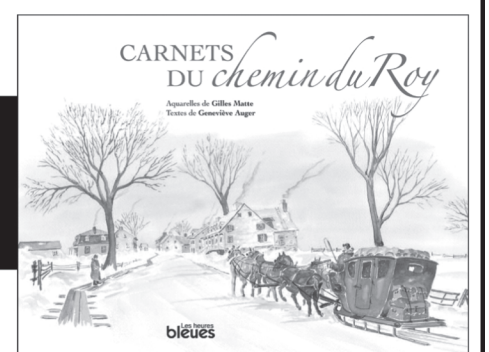
Le Devoir



ONON:TA'
UNE HISTOIRE NATURELLE DU MONT ROYAL
Pierre Monette
Boréal
Montréal, 2012

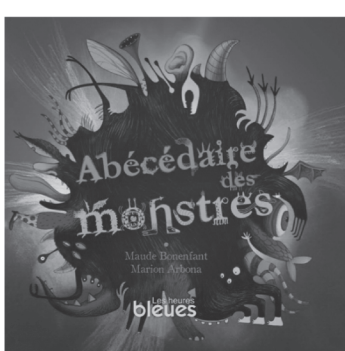
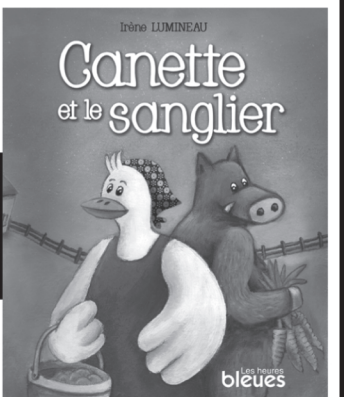
Les heures bleues Nouveautés

Carnets du chemin du Roy
Gilles Matte et Geneviève Auger



Comme au cinéma
Jean Charlebois

Canette et le sanglier
Irène Lumineau

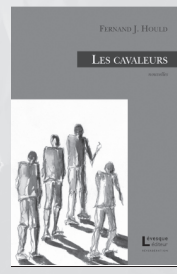


Abécédaire des monstres
Maude Bonenfant et Marion Arbona

Présentement en librairie



André Carrier
Rue Saint-Olivier
roman



Fernand J. Hould
Les cavaleurs
nouvelles



Stéphane Ledien
Un Parisien au pays des pingouins
récits



Marcel Moussette
La photo de famille
roman

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimedia.qc.ca
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

Éditions
L'évesque
éditeur

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

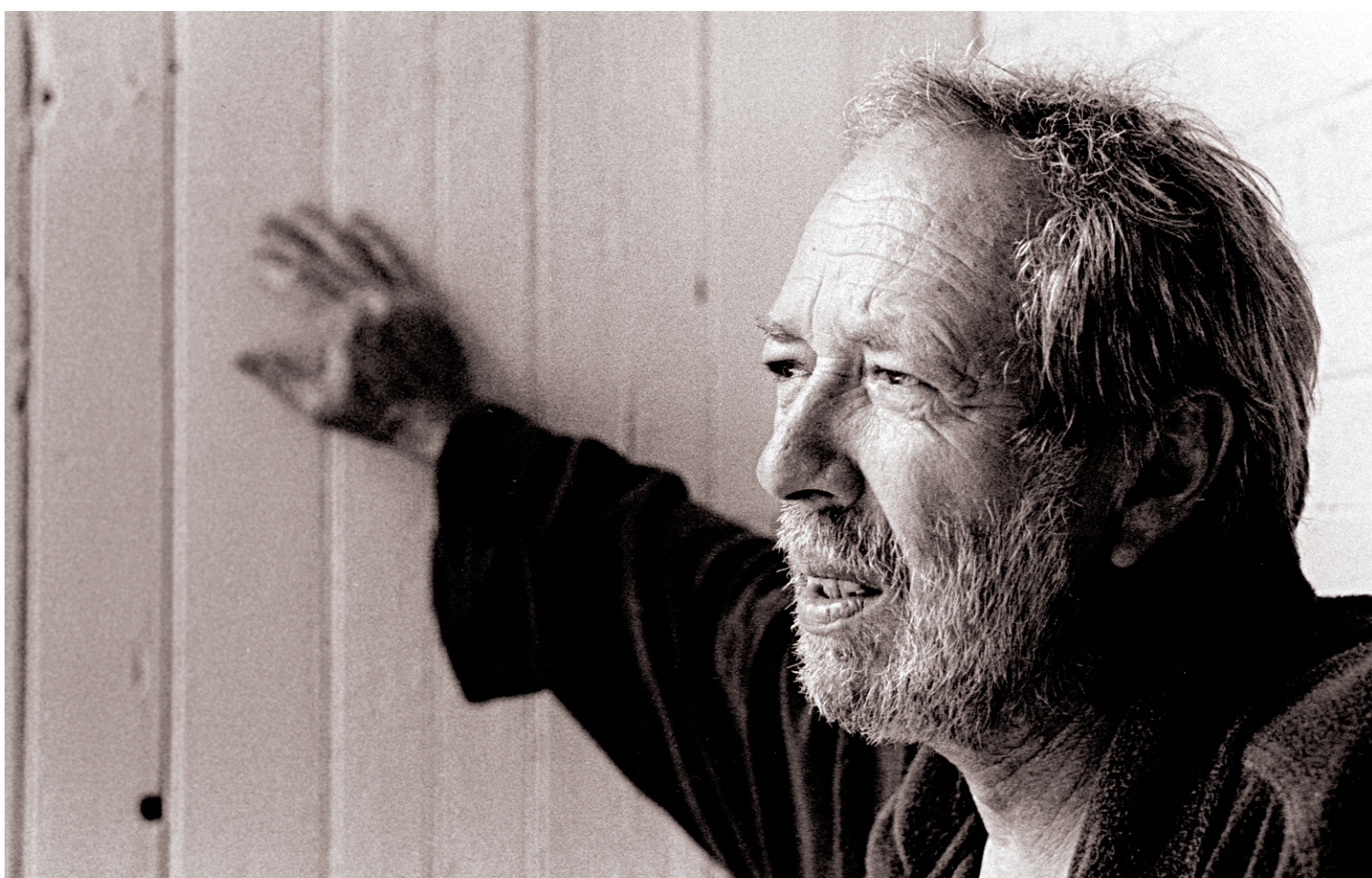


PHOTO MARTIN LECLERC, TIRÉ DU FILM DOCUMENTAIRE PIERRE FALARDEAU

Au moment de son décès, Pierre Falardeau travaillait à un nouveau film, *Le jardinier des Molson*. Le scénario est aujourd'hui publié.

Falardeau au front

Pierre Falardeau, avant de quitter ce monde en 2009, préparait un nouveau film. Son projet était avancé. Deux versions du scénario original, l'une dialoguée et l'autre non, étaient achevées. Comme d'habitude, le projet, s'il faut en croire l'éditeur Pierre-Luc Bégin, n'enthousiasmait pas les organismes subventionnaires. La maladie du cinéaste, finalement, aura mis un terme à ses démarches.

Grâce aux éditions du Québécois, une maison où Falardeau ne comptait que des amis, nous pouvons au moins lire, aujourd'hui, le scénario du *Jardinier des Molson*, un projet qui, selon les mots du cinéaste, abordait essentiellement

quatre thèmes: «la guerre, c'est-à-dire l'exploitation suprême, le travail, la culture québécoise et les hommes». Très solide et saisissant, même sur papier, ce scénario,

plein de verve grivoise et d'esprit tragique, est un des plus forts du cinéaste.

«Le film, écrivait Falardeau en 2008, se passe en 1918 vers la fin de la guerre dans les tranchées du nord de la France. Une section de soldats du 22^e, des Québécois et un immigrant guatémaltèque, montent en première ligne remplacer des tirailleurs sénégalais.» La position qu'ils doivent défendre face aux Allemands n'est pas prioritaire, mais les ordres, donnés en anglais à des francophones, sont les ordres.

Les soldats ont quatre jours et quatre nuits d'enfer à traverser avant d'être relevés. Il y a les rats, les poux — «c'est pire qu'les Allemands», se plaint un soldat—, mais il y a pire encore: depuis des jours, les Allemands creusent une mine sous la position occupée pour la faire exploser. La fin peut

donc survenir à tout moment. Les soldats, volontaires ou non, vivent donc assis sur un baril de poudre, et le lecteur partage avec eux cette tension dramatique.

«Évidemment, écrit Manon Leclerc, blonde du cinéaste, dans un texte de présentation, on est en terrain connu pour ce qui est du style "falardeau": un huis clos, une gang de gars, la politique, le combat, le Québec, le drame, l'émotion, le rire, le quotidien, l'anthropologie, l'histoire des peuples, leur culture, la survie, la vie!» Pour Falardeau, le vrai sujet de son film, c'était «l'exploitation économique et politique de ces hommes de rien, la guerre étant simplement le degré zéro de l'exploitation».

A tour de rôle, les soldats volontaires évoquent les raisons de leur enrôlement — voir du pays, mais surtout sortir de la misère — et tous, conscrits y compris, racontent leur situation d'exploités dans leur propre pays. Le pêcheur gaspésien, le mineur abitibien et le manoeuvre de Buckingham, chez eux, au Québec, sont sous le joug de possédants anglais. Le Guatémaltèque, désormais Québécois, raconte son esclavage dans les plantations de la United Fruit. Un Sénégalais, rencontré au fond d'un trou d'obus par le soldat Marcoux, témoigne de l'inhumanité du colonialisme français. La fraternité, comme toujours chez Falardeau, n'est pas une affaire de races; elle tient à la solidarité entre ceux qui se battent contre l'injustice, peu importe son visage.

Le Sénégalais Mamadou, rendu handicapé par une explosion, après avoir appris des chansons québécoises grivoises de Marcoux au fond du trou d'obus, est sauvé par ce dernier et devient la mascotte des soldats québécois, comme «un mouton de la Saint-Jean-Baptiste, mais en noir». Nègres noirs ou blancs, dira

d'ailleurs le sergent Jules Simard, ancien jardinier des Molson et véritable héros de ce scénario, «on était traités comme d'la merde, pareil comme les Hindous, les Arabes pis les Jamaïcains dans l'armée anglaise».

Cette veine âprement décolonisatrice, qui traverse tout le texte, n'exclut pas la présence d'un réjouissant humour de taverne, destiné à combattre le désespoir. Les gars, en effet, font rire, en dénonçant la cornemuse des Anglais qui «défrise le poil du cul», en multipliant les blagues salaces et en s'amusant les uns aux dépens des autres. Dans une des plus belles scènes, deux soldats jasetent pendant qu'ils se trouvent aux bécosses à ciel ouvert. Laisse seul, le conscrit Moïse L'Écuyer, les culottes à terre, se souvient soudain que tout ça peut sauter d'une minute à l'autre. «Mourir de même... les fesses à l'air... c'est ridicule», se dit-il dans un rire qui se transforme en larmes lourdes de toute la misère du monde.

Choqués par les nouvelles en provenance du Canada qui parlent du français méprisé un peu partout au pays et de l'armée qui a tiré sur les manifestants anticonscrits lors des émeutes de Pâques, à Québec, en 1918, les soldats, qui implorent leurs supérieurs anglais ou anglicisés de les faire sortir d'une position sur le point d'exploser, se sentent abandonnés et trahis. Sans tout vous dire, on ne vous cachera pas que l'affaire ne finira pas bien.

Le film, que le fils de Falardeau, Jules, souhaite réaliser, ne se fera peut-être jamais, mais *Le jardinier des Molson*, sous forme de scénario, reste une œuvre puissante, un rugueux chant d'amour aux

justes qui, même dans la boue, refusent de désarmer devant la barbarie en habits chics.

D'autres insoumis

En présentant le scénario de Falardeau, l'éditeur Pierre-Luc Bégin affirme que les Québécois «forment un peuple historiquement très guerrier». Par la force des choses, peut-être, mais pas vraiment par choix. En 1917, par exemple, quand le gouvernement fédéral impose la conscription, de nombreux Canadiens français refusent de s'y plier et choisissent la fuite. L'histoire a souvent été racontée, mais la faire découvrir aux nouvelles générations reste un devoir et un défi.

Prolifique auteur de polars et de romans pour la jeunesse, André Marois, qui racontait délicatement la Crise d'octobre 70 aux enfants dans *Mesures de guerre* (Boréal, 2010), invite maintenant ses petits lecteurs (9-12 ans), dans *La forêt des insoumis*, à suivre trois jeunes déserteurs dans les montagnes des Laurentides, en 1918. Faut-il se soumettre à la loi quand notre conscience nous crie qu'elle est injuste? Inspiré par le témoignage de l'ancien déserteur René Jolicœur, André Marois invente ici avec finesse des fuyards qui sont des sortes de héros. Une belle invitation à la réflexion pour les juniors et pour les autres.

louisco@sympatico.ca

LE JARDINIER DES MOLSON

Pierre Falardeau
Du Québécois
Drummondville, 2012,
260 pages

LA FORÊT DES INSOUMIS

André Marois
Boréal junior
Montréal, 2012, 134 pages

Des gaullistes à Québec

LOUIS CORNELIER

Quand le général Charles de Gaulle, le 18 juin 1940, de Londres, lance son appel à refuser la défaite française et à poursuivre le combat, il est entendu jusqu'à Québec. Marthe Simard, une Française d'Algérie qui vit dans la Vieille Capitale depuis qu'elle a épousé le docteur québécois André Simard en

Dans cet ouvrage, l'auteur rend justice à Marthe Simard et aux autres compagnons québécois de la France libre

situation québécoise, contrer les attaques sournoises de certains Français de Montréal qui voulaient prendre le contrôle du mouvement gaulliste au Québec, appuyer l'effort de guerre sans heurter les anticonscrits et ne pas perdre espoir, tout cela presque sans argent. La Franco-Québécoise Marthe Simard y réussira si bien que, en octobre 1943, «elle sera choisie par le général de Gaulle pour représenter la résistance extérieure à l'Assemblée consultative provisoire d'Alger, devenant ainsi la première femme parlementaire de France».

Quand elle meurt, à Québec, en 1993, cette histoire a sombré dans l'oubli. Dans cet ouvrage substantiel et rigoureux, Frédéric Smith rend justice à la grande dame et aux autres compagnons québécois de la France libre.

Collaborateur du Devoir

«LA FRANCE APPELLE VOTRE SECOURS»

QUÉBEC ET LA FRANCE LIBRE, 1940-1945

Frédéric Smith

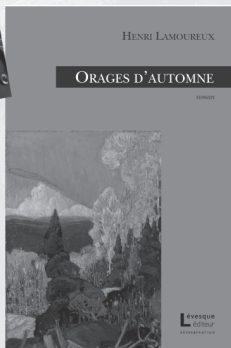
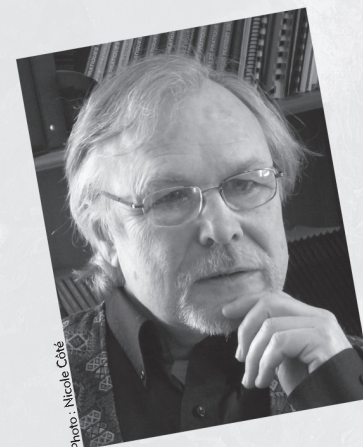
VLB

Montréal, 2012, 296 pages



Lévesque éditeur

félicite Henri Lamoureux
lauréat du Grand Prix du livre
de la Montérégie 2012
catégorie Fiction adulte
pour son roman
Orages d'automne



DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimedia.qc.ca
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

Le 11 avril 19 h 30
Rencontre avec
Jean-François Lisée
Contribution suggérée: 5 \$
Réservation obligatoire

5 ans
sur la rue
Masson

Beaucoup plus qu'une librairie!
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Paulines LIBRAIRIE

SODEC Québec

Pour mieux connaître **Pierre VADEBONCOEUR**

D'un royaume à l'autre, essai sur Pierre Vadeboncoeur, Réjean Beaudoin, Leméac • Un moderne à rebours, biographie intellectuelle et artistique de Pierre Vadeboncoeur, Jonathan Livernois, PUL • Une amitié improbable, correspondance 1963-1972, Pierre Vadeboncoeur, Jean-Marc Pottier, Lux • L'écrivain et son lecteur, correspondance 1984-1997, Pierre Vadeboncoeur, Paul-Émile Roy, Leméac • Petite comédie humaine, Pierre Vadeboncoeur, croquis, Del Busso • Fragments d'éternité, essai, Pierre Vadeboncoeur, Fides

Lancement collectif
à la librairie Le Port de tête le jeudi 12 avril 2012, à 17h30
262, boul. Mont-Royal Est

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

11-15 AVRIL 2012

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

WWW.SILQ.CA

VILLE DE QUÉBEC Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Desjardins ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

TÉLÉVISION 106.3 PREMIÈRE CHAÎNE

Canadian Heritage Patrimoine canadien leSoleil